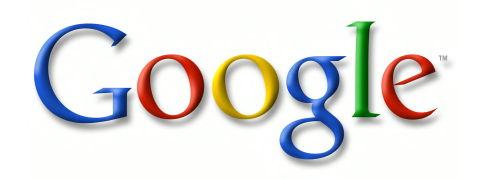
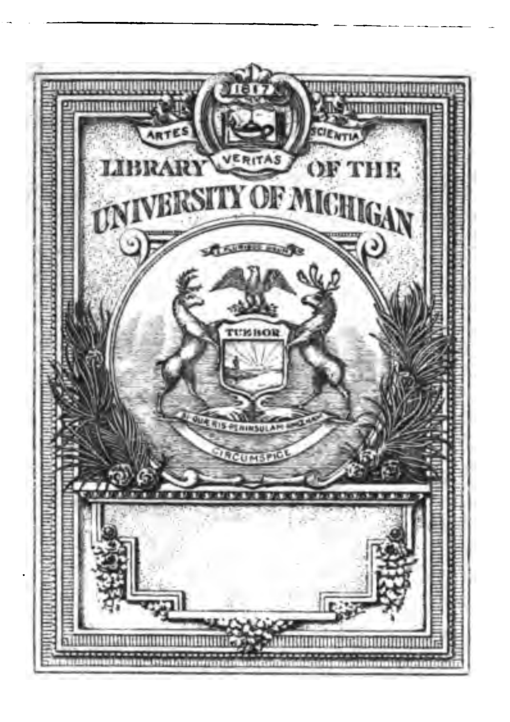
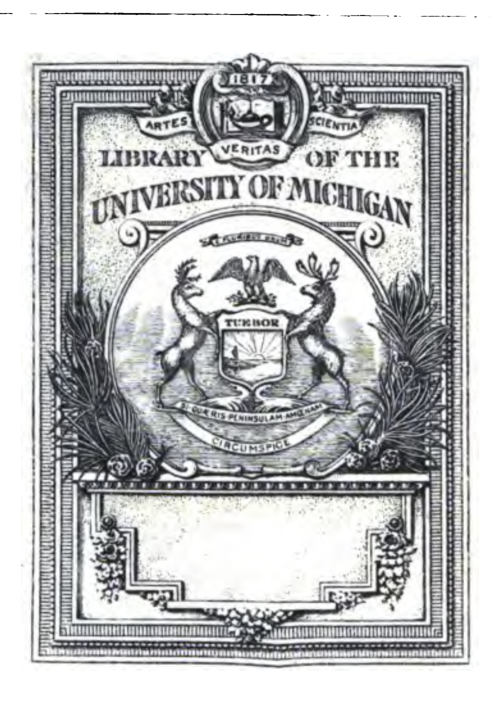
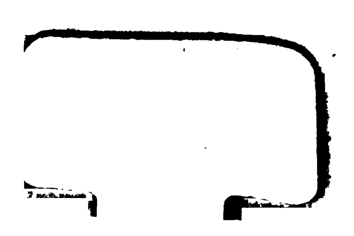


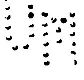

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


JOSEPH MARMETTE

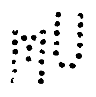
HEROISME
ET
TRAHISON

RÉCITS CANADIENS



QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

1879



PREMIÈRE PARTIE

—

HEROISME

—

MADEMOISELLE DE VERCHERES

1692

La seconde moitié du 17e siècle vit se dérouler au Canada toute une succession d'événements sanglants qui mirent en jeu l'existence de la colonie française, établie avec tant de sollicitude et au prix de tant de sacrifices par Samuel de Cham-

plain. A peine la Nouvelle-France sortait-elle, encore débile, de son berceau, qu'une nuée d'ennemis s'abattit sur elle et l'attaqua de toutes parts avec une furie qui la mit cent fois à deux doigts de sa perte. Mais, grâce au courage de ses habitants, la jeune colonie devait sortir victorieuse de ces luttes terribles, et y puiser même cette puissance de vitalité qui a maintenu intacte jusqu'à nos jours une population française et catholique dans l'Amérique du Nord.

L'ennemi implacable contre lequel les premiers colons du Canada eurent à se défendre avec toute l'énergie du désespoir, c'était les sauvages guerriers de la grande confédération iroquoise des cinq cantons d'Agnier, d'Onnéyout, d'Onontagué, de Goyoguin et de Tsonnontouan, qui habitaient tous au sud du Canada, entre le lac Ontario et la rivière Hudson. Les Iroquois n'avaient pu oublier que Champlain avait pris contre eux fait et cause pour les Hurons, et ils avaient voué une haine mortelle aux Français alliés à leurs vieux ennemis.

Afin de pouvoir résister avec plus d'avantage aux Iroquois, les premiers colons de la Nouvelle-France s'établirent instinctivement par groupes dont chacun formait un petit bourg. Chaque bourg avait son fort, ouvrages palissadés et munis de canon, qui entouraient ordinairement le manoir seigneurial et l'église, et derrière lesquels, à la première alerte, toute la population avoisinante courait se réfugier. Entre les plus belles défenses de ces petits forts dont nos annales nous ont conservé le souvenir, la plus héroïque est sans contredit celle que fit une toute jeune fille, mademoiselle de Verchères. Ce fait mémorable eut lieu vers 1692. (*)

La colonie était alors gouvernée par M. de Frontenac, vieillard énergique et

(*) Quoique la relation que notre héroïne a faite elle-même de la défense du fort de Verchères reporte cette action en 1696, nous croyons cependant, avec d'autres écrivains, que le fait eut lieu en 1692. Ne dit-elle pas, en effet, dans sa narration, qu'elle avait quatorze ans lors de cet événement. Or, en consultant les registres de Sorel, on voit qu'elle y fut baptisée le 17 avril 1678 ; ce qui lui donne juste quatorze ans en 1692. Elle fait encore mention

vigoureux encore, malgré ses soixante-seize ans, et qui, après avoir repoussé l'invasion anglaise de 1690, venait d'infliger aux colons anglais, nos voisins, et à leurs alliés, les Iroquois, une série de défaites qui devaient finir par assurer bientôt la paix au Canada. Sérieusement chatiés à plusieurs reprises par les expé-

---

de son frère Louis, qui, dit-elle, avait douze ans lorsqu'il prit part avec elle à la défense du fort. Comme il était né en 1680, il se trouvait donc avoir douze ans en 1692.

Il est assez facile de s'expliquer cette erreur de date de la part de mademoiselle de Verchères qui écrivit sa relation de mémoire et nombre d'années plus tard, à la demande et sous l'administration du marquis de Beauharnais qui fut nommé gouverneur du Canada en 1726.

M. Parkman, dans l'ouvrage qu'il vient de publier sur Frontenac place aussi la défense de Verchères en 1692. Mais il est singulier que l'habile historien, habituellement si exact, donne deux maris à Marie-Magdeleine de Verchères et qu'il la fasse convoler en secondes noces en 1722. Thomas Tarieu de la Naudière qui épousa mademoiselle de Verchères en 1706 portait aussi le nom de sieur de la Pérade. Ce sieur de la Pérade, que M. Parkman paraît avoir pris pour un second mari de l'héroïne de Verchères, ne formait donc qu'une seule et même personne avec Thomas Tarieu de la Naudière.

ditions que le gouverneur avait lancées et dirigées lui-même contre eux, les Iroquois n'étaient pas loin de demander merci, lorsqu'un de leurs partis de guerre vint se heurter, le matin du 22 octobre 1692, contre l'établissement de Verchères, situé, comme on sait, sur la rive sud du Saint-Laurent, à huit lieues de Montréal.

Pour le moment le fort était assez mal gardé. Le seigneur du lieu, François Jarret de Verchères, ancien officier du régiment de Carignan, et sa femme Marie Perrot étaient tous deux absents ; celle-ci se trouvant à Montréal, tandis que son mari s'était rendu à Québec, par ordre de M. le Chevalier de Callières, alors gouverneur de Montréal. Il n'y avait dans la place que deux soldats, un vieillard de quatre-vingts ans, avec quelques femmes et des enfants, et deux jeunes fils de M. de Verchères.

Il était huit heures du matin.

La fille cadette du seigneur, Marie-Magdeleine, seulement âgée de quatorze

ans, se trouvait à cinq arpents du fort et sur le bord du fleuve. Elle donnait ses ordres à un serviteur nommé Laviolette, lorsque soudain le bruit de plusieurs coups de fusil la fit tressaillir. Ces détonations partaient de l'endroit où les laboureurs étaient à l'ouvrage, à une demi-lieue de distance.

—Sauvez vous, mademoiselle ! s'écria Laviolette, sauvez-vous, voilà les Iroquois !

Quelle ne fut pas la frayeur de la jeune fille, lorsque, en se détournant, elle aperçut à une portée de fusil une quarantaine de sauvages qui fondaient sur elle. Rapide comme la pensée, elle s'élance vers le fort en se recommandant de tout son cœur à la Vierge.

—Mère de mon Dieu, dit-elle, vous que j'ai toujours aimée comme ma mère chérie, ne m'abondonnez pas dans le danger où je me trouve ! Plutôt mourir mille fois que de tomber entre les mains de ces barbares !

Désespérant de la rejoindre ou craignant

de trop s'approcher des fortifications, les Iroquois font feu sur elle en s'arrêtant. Quarante balles sifflent à ses oreilles ; mais, grâce à Dieu, elle n'est pas atteinte.

—Aux armes ! aux armes ! crie-t-elle en arrivant aux palissades.

Personne ne se montre pour lui porter secours. Seules, deux femmes dont les maris viennent d'être tués aux champs par les Iroquois, se tiennent près de la porte ouverte et se tordent les bras de désespoir en jetant des cris déchirants. Mademoiselle de Verchères les pousse malgré elles dans l'enceinte de palissades, dont elle referme la porte avec l'aide de Laviolette qui l'a suivie de près.

—LaBonté et Gachet, où sont-ils ?... demande t-elle aux femmes qui l'entourent.

Personne ne lui répond, et les deux soldats qu'elle vient de désigner manquent à l'appel.

—Au nom de Dieu ! poursuit la jeune fille, faisons le tour du fort, et relevons

les pieux qui sont tombés. Il y a des brèches par où l'ennemi peut entrer.

Et la voilà qui, sans égard à la faiblesse de son âge et de son sexe, joint l'exemple au commandement. Elle prend un pieu par un bout et le soulève en encourageant ceux qui l'entourent à l'aider. Son sang-froid gagne les autres, qui la secondent de leur mieux.

Les brèches une fois remplies, elle court à la redoute qui sert de corps-de-garde et où se trouvent les munitions de guerre. Ce blockhaus était relié au fort par un chemin couvert. En y entrant quelle ne sont pas sa surprise et son indignation d'y trouver cachés les deux soldats LaBonté et Gachet. L'un d'eux tient une mèche allumée.

—Lâches! s'écrie-t-elle. Et toi, que veux-tu faire de cette mèche ?

—C'est pour mettre le feu aux poudres et nous faire sauter,......... répond l'autre en tremblant.

—Malheureux! retire-toi!

Elle lui parle d'un ton si ferme et si décidé qu'il lui obéit aussitôt.

Ensuite elle jette sa coiffe, plante crânement un chapeau d'homme sur son oreille, et prend un fusil, en disant à ses jeunes frères qui l'ont suivie :

—Battons-nous jusqu'à la mort. Nous combattons pour la patrie et la religion. Souvenez-vous des leçons que notre père vous a si souvent données : que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour Dieu et le roi.

Honteux de leur lâcheté et ranimés par le calme et le courage admirables de la jeune fille, les deux soldats courent aux palissades avec les deux petits frères de Marie-Magdeleine et font plusieurs décharges de mousqueterie. Pendant ce temps, mademoiselle de Verchères monte sur la plateforme de la redoute, et fait tirer le canon, autant pour tenir les Iroquois à distance et leur faire croire que les gardiens de la place sont en état d'opposer une vigoureuse défense, que

pour avertir les soldats qui sont à la chasse d'aller se réfugier dans quelque autre fort.

On s'étonnera de ce que les Iroquois n'eussent point profité du premier moment de la surprise pour se jeter sur la place et l'emporter d'assaut. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ignoraient tout à fait l'état précaire de la garnison et qu'ils avaient raison, au contraire, de croire le fort bien pourvu de défenseurs et à l'abri d'un coup de main. On connaît, du reste, le peu d'ardeur que mettaient les sauvages à attaquer ouvertement une enceinte fortifiée : leur répugnance sur ce point allait si loin, que dans les nombreuses expéditions que les Français entreprirent à cette époque contre les colonies anglaises et les cantons iroquois, les Hurons, nos alliés, se firent souvent prier pour suivre nos soldats à l'assaut. Tout comme celle des Hurons, la grande tactique des Iroquois à la guerre était la surprise et la ruse, et ils n'engageaient une bataille rangée qu'à la dernière extrémité. Aussi

s'étaient ils arrêtés à une bonne portée de fusil du fort, lorsque mademoiselle de Verchères leur avait échappé. Les premiers coups de feu qui partirent de la place ayant ensuite fait mordre la poussière à quelques-uns qui, plus hardis que les autres, s'étaient trop avancés, les sauvages se retirèrent hors de l'atteinte des mousquets, afin de se concerter, attendant la nuit sans doute pour surprendre les Français à la faveur des ténèbres.

Le courage de la jeune héroïne, loin de faiblir, grandissait avec les difficultés croissantes de la situation. Pendant que les trois ou quatre hommes et ses deux frères, qui seuls défendaient la place avec elle, se multipliaient sur tous les points pour entretenir un semblant de fusillade, les femmes et les enfants qui venaient de perdre leurs maris et leurs pères, poussaient des cris lamentables qui se faisaient entendre entre les décharges de canon et de mousqueterie. Loin de se laisser énerver par ces lamentations qui eussent ébranlé la valeur de plus d'un soldat

aguerri, elle parvint, à force de supplications, à faire taire ces infortunés, en leur représentant l'extrême danger pour eux d'être entendus de l'ennemi.

A peine avait-elle réussi à calmer ces malheureux que l'on aperçut sur le fleuve un canot qui s'approchait. On reconnut ceux qui le montaient. C'étaient un nommé Pierre Fontaine avec sa femme et ses enfants.

— Mon Dieu! dit mademoiselle de Verchères, ces pauvres gens vont être massacrés si nous n'allons pas à leur secours! LaBonté, et vous, Gachet, êtes-vous hommes à vous dévouer?

Ceux-ci baissèrent la tête et ne dirent mot.

—Non, c'est bien. Je vais vous montrer ce que peut faire une femme de cœur. J'irai seule. — Laviolette, vous allez faire sentinelle à la porte et la tenir ouverte pendant que je me rendrai au bord de la rivière. Si nous sommes tués là bas, fermez la porte et défendez-vous jusqu'à la mort.

Le chapeau sur la tempe et le fusil au poing, elle sortit seule et fière à la vue des ennemis que l'on voyait rôder aux environs, et s'avança vers le fleuve à la rencontre de la famille Fontaine qui venait de débarquer à l'endroit même où elle avait failli être prise par les Iroquois. Ceux-ci—par la suite ils l'avouèrent à M. de Callières — crurent que c'était une feinte pour les engager à s'approcher du fort d'où l'on aurait fait une sortie pour tomber sur eux en force, et ils restèrent prudemment à distance. Parvenue au lieu du débarquement, la jeune fille mit en deux mots la famille Fontaine au fait des circonstances et la fit marcher devant elle, sous les yeux des ennemis stupéfiés, jusqu'aux palissades, dont la porte fut aussitôt refermée.

—Maintenant que nous avons de nouvelles recrues, s'écria mademoiselle de Verchères, qu'on augmente le feu. Allons! courage, ajouta-t-elle en levant sur sa petite troupe un regard inspiré, ne craignons rien, Dieu est avec nous.

La journée se passa dans ces angoisses et ces alarmes continuelles, sans que le courage de Madeleine de Verchères se démentît un seul instant. Le trait qui suit démontrera mieux que toute réflexion le sangfroid et l'intrépidité incroyables de cette toute jeune fille. Une heure avant le coucher du soleil, elle se rappela qu'elle avait laissé le matin du linge et des couvertures hors du fort, au lieu même où les Iroquois l'avaient manquée.

—Il faut aller chercher ce linge, dit-elle à ses hommes ; voulez-vous venir avec moi ?

Le silence qui accueillit sa proposition lui en prouva pour le moins l'étrangeté.

—Prenez vos fusils et venez avec moi, dit-elle à ses deux frères. Quant à vous, ajouta-t-elle aux autres, tirez sur l'ennemi sans discontinuer.

La porte s'ouvrit encore une fois devant cette ménagère modèle qui, toujours le fusil à la main, partit et revint saine et sauve, ployant sous le poids de son far-

deau, après avoir fait cette seconde sortie glorieuse à la face des Iroquois.

Cependant le jour tombe. A mesure que l'obscurité, montant de l'horizon, envahit le ciel, le vent de nord-est qui a commencé à souffler au coucher du soleil, augmente graduellement de violence. Les eaux du fleuve se soulèvent sous l'effort de la bise, et fouettés bientôt par un vent de tempête, commencent à bondir sur la grève avec une sourde et monotone clameur. Bientôt une neige serrée, mêlée de grêle, se met à tomber, voilant le fond grisâtre du fleuve aux regards anxieux des assiégés vainement fixés sur les eaux sombres, dans l'attente d'un secours. Du côté de terre, à travers le brouillard, on entrevoit de fauves lueurs, qui d'abord rampent sur le sol, et puis se dressent en s'élançant vers les nuages de neige qui vont s'empourprant au loin. Les Iroquois se sont répandus dans les environs, tuant les bestiaux, brûlant les maisons des habitants, saccageant tout. Du fort on peut entendre leurs cris de joie féroce,

on voit danser leurs silhouettes qui se détachent en noir sur le fond lumineux des brasiers. Ainsi éclairés de terre et dominés d'en haut par le brouillard empourpré, dont la lueur sanglante grandit, s'éteint et reparaît plus rouge encore à chaque raffale de la tempête, on dirait des démons célébrant une bacchanale sous les voûtes de l'abîme maudit

Quelle nuit affreuse se prépare !

En face de toutes ces horreurs, on peut se figurer la force indomptable de caractère d'une jeune personne qui, loin de se laisser attérer par ces événements terribles, sait les regarder froidement en face, et souffler du courage au cœur des quelques hommes énervés qu'elle commande.

—Aujourd'hui, leur dit-elle, Dieu nous a sauvés des mains de nos ennemis, mais il faut nous garder de tomber cette nuit dans le piége qu'ils pourraient nous tendre. Moi, pour vous prouver que je n'ai point peur, je me charge de la défense du fort avec ce vieillard de quatre-vingts ans,

soldat improvisé qui n'a jamais tiré un coup de fusil, et ces deux enfants, mes frères. Vous, Pierre Fontaine, LaBonté et Gachet, restez dans la redoute avec les femmes et les enfants; c'est l'endroit le plus fort. Si je suis prise, ne vous rendez jamais, quand même je serais brûlée ou hachée en morceaux sous vos yeux. Dans cette redoute vous n avez rien à craindre, pour peu que vous sachiez vous battre.

Elle place ses deux jeunes frères chacun sur un bastion, le vieillard sur le troisième, et se met elle-même en faction sur le quatrième ; et tout aussitôt de la redoute au fort et du fort à la redoute retentit dans la nuit orageuse le cri de veille des sentinelles :

—Bon quart...... bon quart.

A les entendre les Iroquois restent persuadés que la place est remplie d'hommes de guerre et qu'on y fait une garde vigilante. La tempête sévit toujours, les habitations embrasées se tordent dans les sinistres embrassements de l'incendie, et les hurlements des sauvages tra-

versent les clameurs de l'orage comme les cris lugubres de la Mort passant emportée sur les ailes de la tourmente. Chaque seconde de ces heures, pour les assiégés, s'écoulent avec une désespérante lenteur. Fatigué par une fixité constante, éblouis par la surexcitation du cerveau, leurs yeux se créent de pénibles visions. Tout leur semble se mouvoir au pied du fort qui paraît aussi tournoyer dans les tourbillonnements de la tempête.

Sur le minuit, heure où le crime rampe dans l'ombre, un cri d'alerte partit du bastion de la porte.

—Mademoiselle...cria la sentinelle, j'entends quelque chose !...

Mademoiselle de Verchères se glisse le long des palissades, rejoint la sentinelle, et d'un regard fébrile scrute les ténèbres.

—Oui, quelqu'un se meut ici, tout près, ... dit-elle en armant son fusil.

Des ombres mobiles, se montrant entre deux tourbillons de neige pour disparaître l'instant d'après, s'approchaient lentement.

—Préparez-vous... dit-elle à l'oreille du soldat, qui épaule son arme.

Il y eut un moment d'angoisse extrême.

Les ombres se rapprochaient avec un mouvement régulier.

—Ne tirez qu'à coup sûr, et sur mon ordre... murmure la jeune fille.

Mais elle abat son arme en riant.

—Qu'est-ce donc?... lui crient les autres gardiens du fort mis aux abois par le premier cri de la sentinelle.

—Quelques-unes de nos pauvres bêtes à cornes échappées à ces bandits.

—Mais, lui dit-on, il faut ouvrir la porte pour les faire entrer.

—A Dieu ne plaise! Vous ne connaissez donc pas toutes les ruses des Iroquois. Couverts de peaux de bête ils marchent sans doute après les bestiaux pour se glisser dans la place, si nous sommes assez stupides pour leur y donner accès.

Cependant, après bien des pourparlers, après s'être assurée que ces peaux ambu-

lantes ne cachaient point d'autres animaux plus féroces que ceux qu'elles recouvrent habituellement, mademoiselle de Verchères se décida d'ouvrir la porte, à l'entrée de laquelle elle plaça ses deux frères avec leurs fusils armés en cas de surprise.

" Enfin, le jour parut, dit l'héroïne dans son mémoire, et le soleil, en dispersant les ténèbres de la nuit, sembla dissiper aussi notre chagrin et nos inquiétudes. Je parus au milieu de mes soldats avec un visage rassuré, en leur disant que puisqu'avec le secours du ciel nous avions bien passé la nuit, toute affreuse qu'elle eût été, nous en pourrions bien voir s'écouler d'autres en continuant de faire bonne garde et en tirant le canon d'heure en heure pour avoir des secours de Montréal."

Ces paroles, dites avec une contenance ferme, et le courage dont elle avait fait preuve, produisirent la meilleure impression. Il n'y eut que la femme de Fontaine—" extrêmement peureuse, comme il est naturel à toutes les parisiennes de naissance," remarque la narratrice—qui supplia son

mari de la conduire dans un autre fort. Elle lui représenta que puisqu'ils avaient été assez heureux d'échapper la première nuit à la fureur des sauvages, il ne fallait pas s'attendre au même bonheur la nuit suivante ; que le fort de Verchères ne valait rien, puisqu'il n'y avait point d'hommes pour le garder et que d'y demeurer c'était s'exposer au plus grand danger.

Mais le brave homme, secouant la tête, lui répondit :

— Je n'abandonnerai jamais le fort de Verchères, tant que mademoiselle Madelon y sera.

—Merci, Fontaine, lui dit mademoiselle de Verchères en lui tendant la main ; et, soyez convaincu que je ne déserterai pas non plus mon poste et que je saurai mourir plutôt que de le livrer à l'ennemi. N'est-il pas de la plus grande conséquence que ces barbares n'entrent pas dans un fort français? S'ils allaient s'emparer de celui-ci ne jugeraient-ils pas des autres comme du nôtre, et leur insolence ne s'en accroî-

trait-elle pas démesurément ? Tenons ferme jusqu'à la fin !

La sublime enfant resta deux fois vingt-quatre heures sans dormir ni manger. Elle n'entra pas une fois dans la maison de son père, se tenant constamment sur le rempart et, avec un visage serein, se portant d'un bastion à l'autre pour encourager son monde et voir à ce qu'on fît partout bonne garde.

Pendant la nuit du huitième jour—car tout une semaine s'écoula dans de continuelles alarmes — mademoiselle de Verchères, épuisée de fatigue, s'était assoupie et reposait la tête sur une table, son fusil dans les bras, lorsque le qui-vive sonore d'une sentinelle la tira brusquement du sommeil.

D'un bond elle fut sur pied et s'élança sur la plateforme du bastion.

Un bruit dė voix s'élevait des noires profondeurs du fleuve.

—Qui va-là ? cria la jeune fille, en faisant un porte-voix de ses deux mains.

—France! lui répondent joyeusement des voix amies.

—Enfin ! dit-elle avec joie.

Elle fit ouvrir la porte de l'enceinte, et se rendit sur la grève. C'était M. de La Monnerie, lieutenant, que M. de Callières envoyait au secours du fort de Verchères avec quarante hommes de troupes.

La place était sauvée.

Dès que mademoiselle de Verchères les reconnut :

— Soyez les bien venus, dit-elle, et vous, monsieur, je vous rends les armes.

— Mademoiselle, fit de LaMonnerie avec galanterie, elles sont entre bonnes mains.

—Meilleures que vous ne croyez peut-être, monsieur ! répondit fièrement l'héroïne de Verchères.

Marie-Magdeleine tenait de race ; car deux ans auparavant sa mère, madame de Verchères, avait aussi défendu le même fort, que M. Parkman appelle avec

raison le Château-Dangereux du Canada contre les Iroquois pendant deux jours, et avec trois ou quatre hommes seulement, jusqu'à ce que le marquis de Crisasy fût venu à son secours.

Dans son mémoire, Magdeleine de Verchères rapporte encore un curieux épisode de sa vie, où elle fit preuve du plus grand courage.

C'était en 1722. Elle portait alors le nom de M. de la Pérade à qui elle avait donné sa main en 1706.

Deux Abénakis étant entrés chez M. de la Pérade, lui cherchèrent querelle sous un futile prétexte. C'étaient des hommes de haute taille et des plus forts. Impatienté par leur insolence, M. de la Pérade leur signifia de sortir, ce qu'ils firent avec des menaces qui indiquaient à quel point leur colère était montée. On avait cependant raison de croire qu'ils avaient pris le parti de s'en aller, lorsque soudain un grand bruit se fait entendre dans le tambour, près de la

porte d'entrée qui vole en éclats en livrant passage aux deux furieux.

—Tu es mort ! s'écrie l'un d'eux en courant, une hache à la main, sur M. de la Pérade.

Celui-ci, d'un bond, évite le coup et saute à la gorge du sauvage. Mais il n'est pas de force à lutter contre ce dernier qui va bientôt le renverser sous lui, lorsqu'un passant, attiré par le vacarme, entre dans la maison et se précipite au secours du maître de céans.

L'autre Abénakis voit que son compagnon est serré de près, et s'avance pour lui porter aide en brandissant son casse-tête. Madame de la Pérade qui a surveillé ses mouvements se jette par derrière sur le sauvage et lui arrache son tomahahk dont elle le menace à son tour. L'Abénakis saute sur un coffre pour éviter d'être atteint. Mais, d'un second coup bien appliqué, madame de la Pérade lui casse les reins et le jette sanglant à ses pieds.

On pouvait croire que la bagarre allait

finir, lorsque d'autres ennemis apparaissent sur le terrain. Quatre *sauvagesses* pénètrent dans la maison et tombent comme des furies sur madame de la Pérade. Celle-ci veut lutter, mais en vain. Saisie aux cheveux, à la gorge et aux jambes, elle se sent enlevée de terre. et ces quatre diablesses hurlent d'une voix rauque :—Nous allons te jeter dans le feu.

La pauvre femme perd pied et se voit entraînée du côté de la cheminée où flambe un grand feu, lorsqu'elle sent que ses ennemies lâchent prise l'une après l'autre en poussant des hurlements de douleur et de rage. C'est le jeune Tarieu, enfant de douze ans qui, s'armant de tout ce qui lui tombe sous la main, vient au secours de sa mère. Ses coups pleuvent si fermes et dru sur la tête et les bras des quatre mégères, qu'elles sont forcées de lacher prise.

Les cheveux épars, ses vêtements en lambeaux, l'œil en feu, madame de la Pérade se dégage et court à son mari sur

lequel les quatre tigresses se sont jetées en poussant des cris épouvantables. Elles s'efforcent d'enlever à M. de la Pérade la hache qu'il vient d'arracher à son ennemi.

Madame de la Pérade saisit ce dernier par les cheveux en lui criant :

—Tu vas mourir !

Le passant qui leur était venu en aide intervint alors.

—Madame, dit-il, ce sauvage vous demande la vie, faites-lui donc quartier.

En même temps les quatre sauvagesses qui jugent la partie perdue, se jettent à genoux et demandent grâce.

Les maîtres de la maison restaient vainqueurs.

Et voilà comment cette forte femme, faisant encore une fois preuve d'une énergie peu commune à son sexe, eut l'honneur de sauver les siens.

Grâce à l'intervention de madame de Pontchartrain, femme d'un ministre du temps, la belle action de l'héroïne de Ver-

chères était depuis longtemps parvenue aux oreilles du roi qui lui avait accordé une pension à vie. C'est en vue de conserver le souvenir exact du rare héroïsme qu'elle avait su déployer, que le marquis de Beauharnois, homme très-éclairé, lui demanda de rédiger le mémoire dont nous venons d'extraire la narration qui précède. Les temps sont changés : les jeunes Canadiennes ne trouveront pas dans les exploits de Marie-Magdeleine de Verchères des exemples à imiter ; mais ils y trouveront un sujet d'admiration et de sérieuses réflexions. La vie n'est pas toujours rose, ce n'est pas toujours la saison des bals, et lorsque la patrie verse des larmes, c'est à la femme forte de les étancher et de souffler le courage au cœur du soldat abattu par la fatigue des combats et démoralisé par les revers.

Oui, apprenons-le à nos filles ce noble nom de Verchères et racontons-leur les belles actions qui l'ont illustré, afin que si par malheur un jour, nos fils tombaient sanglants sur un champ de bataille, leurs

sœurs ne craignissent point d'affronter aussi les balles pour panser de nobles blessures, et arrêter l'effusion du plus pur sang de la patrie ! *

---

* Nous avons cru devoir reproduire à la fin de ce volume, le mémoire de Mlle. de Verchères, que nous citons textuellement pour ne lui rien ôter de sa couleur.

DEUXIÈME PARTIE

—

TRAITRES ET BRAVES

1755–1759

—

LA FAMINE A QUÉBEC EN 1755

Un froid intense faisait craqueter la neige sous les pas rapides des piétons qui, dans la nuit du vingt-quatre décembre mil sept cent cinquante-cinq, se dirigeaient, renfrognés dans leurs fourrures, vers la cathédrale de Québec.

La cloche du beffroi rendait un son mat et sec qu'étouffait encore une épaisse couche de neige dont les millions de parcelles cristalines scintillaient comme autant de vers luisants; tandis que la lumière pâle de la lune estompait les larges ombres de la cathédrale sur la grande place de l'église.

Chacun se hâtait. Car la bise mordait les joues rougies des femmes sous la capuce de leurs pelisses, et les bons bourgeois sentaient leur barbe frimasser rapidement par suite d'une respiration fréquente que doublait leur marche précipitée.

Puis, si l'on allait si vite, n'était-ce pas aussi pour arriver plus tôt à l'église, toute illuminée depuis la grande porte jusqu'à l'autel, en l'honneur de l'Enfant-Dieu ?

Ces derniers tintements de la cloche, se mêlant aux grincements de la corde que le froid avait raidie et qui gémissait là-haut en frottant l'une des parois du clocher, annonçait l'approche du service divin.

Déjà même on pouvait entendre du dehors le refrain joyeux de l'un de ces vieux noëls que nous ont légués nos pères de France, et que nous conservons précieusement. Aussi frappait-on vite du pied le parvis de l'église pour y secouer la neige amassée durant la marche ; car on entendait du dehors les fraîches voix de jeunes enfants de chœur qui chantaient, à pleins poumons :

“ Ça, bergers, assemblons-nous.”

La pesante porte de chêne venait de se refermer sur le dernier des arrivants, quand elle fut rouverte pour donner passage à un vieillard et à une petite fille, qui avaient dû refouler le courant des fidèles pour sortir ainsi de l'église au moment même où presque toute la population de la ville y entrait.

Comme il lui avait fallu jouer quelque peu des coudes pour se frayer un passage, l'homme importun, cause de ce dérangement imprévu, avait arraché des murmures aux vieilles dévotes agenouil-

lées dans la grande allée ; et celles-ci, qui égrenaient leur chapelet, ne s'étaient déplacées qu'en marmottant une menace entrecoupée d'un lambeau d'*Ave*.

L'homme et l'enfant qui le suivait s'étaient rendus des premiers à l'église.

Ils s'étaient avancés vers l'autel pour s'agenouiller le plus près possible d'une crèche tout ornée de fleurs où reposait un petit Jésus de cire, dont la vue faisait ouvrir bien grands les yeux des bambins qui avaient arraché des parents la permission d'assister à la messe de minuit.

Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient arrivés, lorsque la petite fille, dont la figure pâlie par la misère prenait des tons de marbre blanc à la lumière des cierges, se pencha vers le vieillard aux habits duquel elle se retint en disant d'une voix faible :

— Oh ! que j'ai faim, mon papa ! Tu m'avais dit, pourtant, que l'enfant Jésus nous voudrait bien donner du pain !

L'homme n'avait pas répondu. Mais

il s'était tourné vers sa fille, et avait jeté sur elle un long regard de tendresse douloureuse ; puis un frisson nerveux avait passé sur sa figure, et l'on avait pu voir deux grosses larmes glisser sur ses joues hâves pour aller se perdre dans ses longues moustaches grises.

Et prenant la petite fille par la main, il s'était relevé péniblement pour sortir du saint lieu.

Chacun les regardait.

Le vieillard, manchot du bras droit, était fièrement drapé dans une vieille capote militaire usée jusqu'à la corde, mais dont les déchirures, cicatrices du temps, soigneusement recousues, annonçait la dignité en lutte avec l'indigence. La croix de l'ordre de Saint-Louis brillait sur sa poitrine.

Quant à la petite fille, une légère robe d'été que recouvrait, en guise de pelisse, un reste d'habit d'officier, dont certains vestiges des parements de couleurs trahissaient la glorieuse origine, revêtait à moitié son corps grêle et transi de froid.

Ses méchants bas, trop souvent ravaudés, laissaient voir, par de nombreux accrocs que l'aiguille avait vainement voulu refermer, les frêles jambes de la petite, toutes bleuies par la gelée ; pendant que les souliers, privés de leurs boucles, semblaient se complaire à mettre en contact avec la neige les mignons pieds qu'ils auraient dû si soigneusement protéger.

C'était une courte mais navrante histoire que celle de leur misère.

Vieux débris des guerres occasionnées par les successions d'Espagne et d'Autriche, M. de Rochebrune avait émigré au Canada, où il avait été d'abord enseigne, puis lieutenant d'une compagnie de la marine, à venir jusqu'à l'été de 1755.

C'était un pauvre officier de fortune. Il n'avait pour tout bien qu'une petite rente qui venait de s'éteindre par la mort de sa femme. Or, comme le faisait remarquer M. Doreil dans une lettre du 20 octobre 1758, adressée au ministre de la guerre,

le maréchal de Belle-Isle, il était presque impossible à un lieutenant dont le traitement n'était que de cent quinze livres par mois de ne pas mourir de faim, vu la disette qui sévissait dans la colonie. On s'imaginera donc sans peine que le vieux gentilhomme et sa fille se trouvaient dans une gêne extrême depuis la mort de Mme. de Rochebrune, arrivée en 1748.

Le vieil officier vécut ainsi tant bien que mal jusqu'à l'été de 1755, pendant lequel il perdit le bras droit à la glorieuse bataille de la Monongahéla, où huit cents Canadiens et sauvages remportèrent une victoire complète sur les douze cents hommes commandés par Braddock.

Rendu invalide par ce dernier malheur, M. de Rochebrune se vit obligé de quitter l'armée et fut mis à sa demi-solde vers la fin de l'été de l'année 1755.

Depuis quelques mois cependant, une grande famine sévissait à Québec, par suite des malversations et du pillage

éhonté auxquels se livraient l'intendant Bigot et ses amis Péan, Deschenaux, Cadet, et autres fonctionnaires-vautours de cette trempe.

" On s'arrachait le pain à la porte des " boulangers." dit l'auteur des *Mémoires sur les affaires du Canada depuis* 1749 *jusqu'à* 1760. (*) " On voyait souvent les " mères déplorer de n'en avoir pas assez " pour donner à leurs enfants, et courir à " l'intendant Bigot, implorer son secours " et son autorité. Tout était inutile ; il " était assiégé d'un nombre d'adulateurs " qui ne pouvaient comprendre, au sortir " des abondants et délicats repas qu'ils " venaient de prendre chez lui, comment " on pouvait mourir de faim."

On paya intégralement au vieil officier ses deux premiers mois de pension.

(*) Ce Mémoire, publié en 1838 par la Société Historique de Québec, abonde en renseignements sur cette sombre époque de notre histoire. Pour m'exempter de le citer trop souvent, je dirai tout de suite que j'y ai puisé presque tous les détails qui concernent Bigot et ses complices.

Mais lorsqu'au commencement d'octobre, il alla chez M. Péan, capitaine et aide-major des troupes de la marine, pour toucher sa demi-solde, on lui en fit attendre le paiement jusqu'à la fin du mois.

Puis, on ne lui donna plus rien.

C'est alors que la misère força la porte de l'invalide.

Trop fier pour demander un secours que de plus riches compagnons d'armes lui auraient octroyé avec plaisir, M. de Rochebrune voulut cacher sa pauvreté, ferma sa porte à tous, et ne sortit plus que pour faire quelques tentatives auprès des commis de Péan, lesquels, de concert avec leur maître, et intéressés comme lui au pillage des deniers du roi, surent toujours éconduire l'officier en retraite avec de menteuses promesses.

Il essaya bien alors de faire parvenir ses plaintes jusqu'à Bigot, mais il en fut empêché par le secrétaire de l'intendant, Deschenaux, qui, du reste, était probablement de connivence avec son maître.

" L'impitoyable Deschenaux, toujours
" alerte, dit l'auteur du Mémoire déjà
" cité, écartait tout ce qui pouvait nuire ;
" on s'enquérait, avant de faire parler à
" l'intendant, de ce que l'on voulait lui
" dire ; les bonnes gens avouaient le sujet
" pour lequel ils venaient ; alors on les
" faisait parler à Deschenaux, qui com-
" mençait par les maltraiter et les mena-
" çait de les faire mettre en prison. S'ils
" persistaient de vouloir parler à l'inten-
" dant, il allait le prévenir et les dépei-
" gnait comme des rebelles ; on les faisait
" approcher, on n'écoutait point leurs
" raisons, on les maltraitait, et ils se trou-
" vaient encore heureux de n'être point
" emprisonnés ; en sorte que personne
" n'osait se plaindre."

Aussi, quel ne dut pas être le désespoir du vieux militaire, le soir où il rentra chez lui, après sa dernière et infructueuse démarche auprès des indignes fonctionnaires devant lesquels tremblaient presque tous les honnêtes gens du pays !

On était rendu au quinzième jour de décembre.

L'hiver s'annonçait rigoureux, et le bois manquait complétement au logis. La famine avait porté les vivres à un prix excessif dans la ville, et c'est à peine s'il restait à M. de Rochebrune un écu sur le dernier paiement qu'il avait touché.

La petite Berthe, sa fille unique, âgée de treize ans, avait d'autant plus froid, dans cette maison dont le foyer désert attendait vainement la visite du feu, qu'elle manquait tout-à-fait de ces bons vêtements que les mères attentives tirent de la profonde armoire au linge, alors que les enfants joyeux veulent aller s'ébattre sur la première bordée de neige que nous apportent les brouillards de novembre.

Berthe avait, le printemps précédent, donné ses vêtements d'hiver, un peu passés, à une petite pauvresse. La demoiselle de Rochebrune ne se doutait pas que l'hiver suivant la verrait aussi dénuée de tout que cette mendiante qu'elle secourait alors.

Le père et la fille vécurent, du douze au vingt décembre, de petites provisions

que M. de Rochebrune s'était procurées avec la minime somme qui lui restait ; le premier, osant à peine prendre, chaque jour, deux ou trois bouchées de pain sec, afin de permettre à sa petite Berthe de satisfaire un peu son appétit.

Lorsque l'enfant remarquait l'extrême frugalité de son père, celui-ci répondait que son âge et le soin de sa santé ne lui permettaient pas de faire aucun excès de bonne chère, et que ce sévère régime lui allait bien mieux.

Pour preuve, il prenait Berthe sur ses genoux et la faisait sauter en chantant.

Mais lorsqu'il sentait les mains froidies de son enfant glacer les siennes, les larmes lui montaient aux yeux, et il se détournait pour pleurer sans être vu.

Le matin de la vingtième journée de décembre, le malheureux père s'aperçut qu'il ne restait plus que quelques sols, juste assez pour suffire à la nourriture de Berthe durant trois ou quatre jours.

—Je jeûnerai complétement, se dit-il.

Et lorsque l'enfant cassait, le matin, de ses doigts gourds, le morceau de pain qui représentait son déjeûner, son père lui affirmait que, s'étant levé avant elle, il l'avait aussi devancée pour prendre son premier repas.

Quand arrivait le midi, le vétéran disait n'avoir pas faim à cette heure de la journée.

Et comme Berthe était au lit quand il rentrait le soir, il était censé souper seul.

Le matin de la veille de Noël, Berthe n'eut pas assez de pain pour son déjeûner. Elle en demanda d'autre. Il n'en restait plus !

Le père, qui la regardait manger, laissa tomber sa tête sur la table où il était accoudé, et pleura.

L'héroïque vieillard n'avait pas pris autre chose que de l'eau froide depuis quatre jours !

L'enfant vint entourer de ses petits bras le cou de son père, et lui demanda pardon, en l'embrassant, de lui avoir causé de la peine.

Les sanglots du vieillard redoublèrent, puis il tomba dans un état d'extrême prostration.

Quand les forces lui revinrent un peu, il vit que sa fille, endormie par le froid et la faim, s'était assoupie sur ses genoux. Il la déposa bien doucement dans son petit lit tout glacé, la recouvrit avec soin, et reprit sa place auprès de la table.

Les tiraillements aigus de la faim montaient maintenant de l'estomac au cerveau du vieillard exténué, et la fièvre des hallucinations se mit à faire tournoyer sa pensée comme une roue sous son crâne.

Il lui vint d'abord un désir de suicide, qu'un reste de raison, dont la lueur brillait encore dans un recoin de sa tête, lui fit repousser aussitôt.

Ce fut ensuite une idée de vengeance qui succéda à la première. Et les noms de Bigot, de Deschenaux et de Péan passaient sur ses lèvres avec de sanglants reproches et d'affreuses menaces.

Enfin le sommeil le prit et il s'endormit à son tour.

L'infortuné ne rêva que collations, petits soupers et festins.

Les plats les plus succulents et les plus variés passaient en songe devant lui, dans une procession fantastique et interminable. Ce n'étaient que jambons rosés, chapons gras, dindonneaux truffés, perdrix rôties à la broche et pâtés de venaison, que suivaient en foule compacte les crêmes, les conserves, les gelées et les fruits variés du dessert; le tout suivi d'une formidable arrière-garde de vins de choix.

En un mot, tout ce que la vengeance d'une faim non-satisfaite peut inventer pour torturer le cerveau d'un homme affamé.

Des plaintes étouffées le tirèrent de cette délirante hallucination.

Mais il fut quelque temps à se remettre et à comprendre d'où venaient ces gémissements.

C'était Berthe qui sanglotait sur son lit où elle se tenait à demi-agenouillée.

M. de Rochebrune se leva; mais ses jambes fléchirent sous lui, et si la table n'avait été à la portée immédiate de sa main, il serait tombé.

—Qu'as-tu donc, mon enfant? lui demanda M. de Rochebrune, qui se dirigea en tâtonnant vers le lit.

Car la nuit était venue, et quelques pâles rayons de lune éclairaient seuls l'appartement.

—J'ai faim, mon papa, et mon lit est bien froid! répondit l'enfant au milieu de ses pleurs.

—Mon Dieu! s'écria le pauvre père, accablez-moi de tout votre courroux, mais au nom de votre infinie miséricorde, prenez pitié de mon enfant!

Soudain, le son joyeux des cloches de la cathédrale et des communautés de la ville répondit à cette douloureuse exclamation.

Le vieillard se ressouvint que le lendemain était Noël, et que ce gai carillon

appelait maintenant les fidèles à la messe de minuit.

—Habille-toi, dit-il à Berthe. Nous irons à la messe, et le bon Dieu que nous prierons voudra, sans doute, nous donner ce que nous refusent les hommes.

Et tous deux, grelottant dans la nuit, s'étaient rendus à l'église.

On a vu qu'ils en sortirent bientôt.

Quand ils eurent fait quelques pas dans la rue de la Fabrique, le vieillard s'arrêta.

Où donc aller à cette heure avancée?

La cathédrale, la chapelle du Séminaire et l'église des Jésuites étaient bien illuminées; mais comment aller troubler les fidèles en prières, pour leur demander du secours?

On ne voyait pas de lumières dans les maisons qui avoisinaient la grande place. Et d'ailleurs, la seule idée d'aumône réveillait toutes les susceptibilités du vieux gentilhomme.

Un geste de désespoir lui fit porter la main à son front. Dans ce mouvement, il rencontra sous ses doigts la croix d'or qu'il devait à son courage.

—Oh! mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? s'écria-t-il. Ne me reste-t-il pas encore ma croix ? Mon Dieu ! aurais-je jamais pu m'imaginer qu'il me faudrait un jour trafiquer cet insigne d'honneur ! N'importe, viens, Berthe, tu auras du pain cette nuit ! Allons à l'intendance, où j'échangerai à *la Friponne*, contre quelques vivres, ma croix de Saint-Louis ! Clavery, le garde-magasin, veille peut-être encore, occupé à compter les profits de sa journée !

Les Québecquois appelaient *la Friponne* une maison de commerce établie par Bigot, près de l'intendance, dans le but de s'attirer tout le négoce et surtout de fournir les magasins du roi.

" L'intendant envoyait tous les ans à la cour l'état de ce qui était nécessaire pour l'année suivante : il pouvait diminuer à son gré la quantité à demander, qui d'ail-

leurs, par les circonstances, n'était jamais suffisante, et que souvent on amoindrissait. Ce magasin se trouvait justement fourni de ce qui manquait à celui du roi ; alors on n'avait plus recours, comme auparavant, aux négociants, et par là, on les réduisit à un simple détail.

"On trouva encore le moyen de fournir plusieurs fois la même marchandise au roi, et toujours de la lui faire acheter plus cher."

M. de Rochebrune et Berthe se remirent à marcher.

Après avoir descendu la rue de la Fabrique, ils s'engagèrent dans la rue Saint. Jean, qu'ils laissèrent bientôt pour entrer dans la rue *des pauvres* ou du *palais*.

Leur ombre, grêle et allongée, que la lumière et l'inclinaison de la lune faisaient se dessiner derrière eux, sur la neige, semblait le spectre de la faim qui s'acharnait à les suivre.

Ils allèrent ainsi vers la porte du *palais*, le père chancelant à chaque pas et l'enfant

pâmée de froid. Cette porte conduisait au palais de l'intendant, qui s'élevait sur le terrain maintenant occupé en grande partie par des usines, et dans le voisinage immédiat de la rivière Saint-Charles.

Pour retracer l'origine du palais des intendants, il faut presque reculer à un siècle de distance de l'époque où remonte ce récit, c'est-à-dire au temps où l'administration vigoureuse et éclairée de M. Talon donnait un si bel essor à la prospérité naissante de la Nouvelle-France.

Celui-ci, dans le dessein d'établir une brasserie à Québec, avait fait élever, sur les bords de la rivière Saint-Charles, des constructions qui devinrent ensuite, avec des additions et des embellissements considérables, la résidence des intendants français.

Le palais se nommait ainsi parce que le conseil-supérieur s'y assemblait.

Un incendie le dévora complètement dans la nuit du cinq janvier 1713. M. Bégon et sa jeune femme, qui l'habitaient

alors, n'eurent que le temps de s'échapper en robes de chambre et perdirent, dans ce désastre, tous leurs effets mobiliers.

Charlevoix nous apprend, par la description qu'il fait, en 1720 du nouvel édifice, que l'ancien était bâti sur la rue, très-près du cap, et qu'il n'avait pas d'avant-cour.

Le palais fut encore réduit en cendres en 1726, et construit de nouveau.

C'est dans ce dernier que Bigot demeurait. On y arrivait par une grande porte cochère dont les ruines étaient visibles, il n'y a pas longtemps encore, dans la rue Saint-Valier. L'entrée se trouvait du côté du cap et des fortifications qui, en cet endroit, bornaient la vue.

Au fond de l'avant-cour s'étendait le palais, grand pavillon à deux étages, dont les deux extrémités débordaient de quelques pieds. Un perron à double rampe conduisait à la porte d'entrée, au-dessus de laquelle grinçait la girouette d'un clocheton qui s'élevait sur le milieu de la toiture.

Les magasins du roi se trouvaient sur la cour, à droite, et la prison derrière.

Les cuisines s'élevaient sur la gauche. Et, coïncidence singulière, la cheminée, qui subsiste encore, sert aujourd'hui à l'immense fonderie de M. George Bisset. Ainsi les mêmes pierres qui virent autrefois rôtir les perdreaux des intendants français se rougissent maintenant au contact de la fonte ardente d'un industriel anglais.

De l'autre côté, la vue s'étendait sur un grand parc, puis sur la rivière Saint-Charles et plus loin sur les Laurentides qui bornent au loin l'horizon.

De toutes ces magnificences, il ne reste plus que des murailles en ruines, et qui ne s'élèvent pas plus haut que le rez-de-chaussée. Le lecteur curieux les pourra voir en arrière de la brasserie de M Boswell et des usines de M. Bisset.

Quand M. de Rochebrune et Berthe eurent dépassé la porte de la ville, le palais leur apparut éclairé depuis les cui-

sines jusqu'au salon. Chaque fenêtre, à partir du rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, jetait des flots de lumière sur le blanc tapis de neige qui recouvrait le jardin et les cours.

C'est qu'il y avait grand gala chez M. l'intendant Bigot.

—Oui ! murmura le vétéran, tandis que ces vauriens se réjouissent là-bas, les honnêtes gens meurent de faim ?

Et ce fut en grommelant qu'il descendit la côte qui menait droit au palais.

La porte cochère en était restée grande ouverte pour les invités.

Le vieillard et sa fille entrèrent dans la cour ; obliquant à droite, ils prirent le chemin des magasins du roi.

Autant la façade du palais était resplandissante de lumières, autant celle des bâtisses consacrées au commerce était sombre.

Le viel officier frappa vainement aux portes ; il n'entendit pour toute réponse

que les aboiements furieux d'un dogue que l'on y enfermait chaque soir pour la garde des marchandises.

Ce chien était plus fidèle que ceux qu'il servait.

—Il ne me fallait plus que ce dernier coup du sort pour m'achever ! s'écria le malheureux en se rongeant les poings. Oh ! s'il faut que d'honnètes gens meurent de faim cette nuit, ce ne sera pas du moins avant que j'aie flétri de ma dernière malédiction les misérables qui en sont la cause !

Surexcité par une fièvre atroce qu'éperonnait encore une faim délirante, M. de Rochebrune se dirigea à pas précipités vers la grande entrée du palais.

Les domestiques avaient assez à faire ailleurs, et la soirée se trouvait en outre trop avancée pour qu'il fût besoin d'un valet qui annonçât les invités, maintenant au complet ; aussi personne ne gardait la porte.

M. de Rochebrune l'ouvrit et entra.

Somptueux devait être l'intérieur de la résidence d'un homme tel que Bigot, qui avait apporté de France ces goûts de luxe, de bien-être et de mollesse qui distinguèrent le règne du roi Louis XV.

L'histoire et la tradition, d'ailleurs, sont là pour nous prouver que M. l'Intendant du roi sembla chercher à imiter en tout son superbe souverain.

Aussi pouvons-nous avancer sans crainte que le coup-d'œil présenté par les salons de l'intendant, le soir du vingt-quatre décembre 1755, était des plus ravissants.

Les flots de lumière jetés par mille bougies dont la flamme scintille en gerbes multicolores sur le cristal des lustres, éclairent superbement les lambris dorés, les tapisseries luxueuses, pendant que de hautes glaces semblent doubler en nombre un riche mobilier d'acajou que l'esprit du temps a chargé d'une profusion surannée de ciselures et de reliefs.

Enfin, sur un moëlleux tapis de Turquie, où les souliers à boucle s'enfoncent et dis-

paraissent presqu'entièrement, s'agitent et se croisent de nombreux invités dont les brillants costumes sont en harmonie avec les somptuosités qui les entourent.

Entre tous, M. l'intendant se faisait remarquer autant par la coupe gracieuse et la richesse de ses habits, que par l'urbanité de ses manières.

Il portait un habit de satin aurore, à très-larges basques et à revers étroits lisérés d'or. Ce brillant justaucorps laissait voir une veste de satin blanc, par l'échancrure de laquelle s'échappait une cravate de mousseline dont les bouts très-longs pendaient par devant, sur des cascades de dentelle qui tombaient de la chemise.

La culotte, de même étoffe que l'habit, descendait en serrant la jambe jusqu'au dessous du genoux ; là, elle s'arrêtait retenue par de petites boucles en or, et recouvrait le bas bien étiré.

Des souliers à talon, attachés par des boucles d'or, emprisonnaient ses pieds.

Quant à ses cheveux roux, ils étaient poudrés à blanc, relevés et frisés sur le front et les tempes, pour venir se perdre en arrière dans une bourse de taffetas noir.

Une épée de parade, à poignée d'ivoire ornée de pierreries, relevait par derrière les basques de son justaucorps.

Mais la nature avait gratifié M. Bigot d'un défaut terrible, puisque, disent les intéressants mémoires de M. de Gaspé, Bigot était punais ! Aussi parfumait-il à outrance et sa personne et ses habits, afin de rendre son approche tolérable aux intimes.

François Bigot était d'une famille de Guyenne, illustre dans la robe. Nommé d'abord commissaire à Louisbourg, où il se distingua tout de suite par cet éminent esprit de calcul qui lui fit toujours accorder ses préférences à la soustraction, il avait été élevé plus tard à l'emploi d'intendant de la Nouvelle-France, qu'il occupait depuis quelques années au moment où nous le présentons au lecteur.

Il pouvait avoir trente-cinq ans. Doué d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une figure sympathique où se lisait pourtant une expression de ruse et d'astuce aussitôt qu'il parlait d'affaires, tranchant du grand seigneur par ses manières courtoises et sa prodigalité, Bigot avait su se faire un grand nombre d'amis.

Porté par tempérament aux excès qui caractérisent l'époque de Louis XV, sa fièvre de jouissance dont l'incessante satisfaction exigeait un revenu dix fois plus considérable que ses ressources personnelles et ses appointements, lui fit bientôt rejeter le masque d'honnête homme dont la nature l'avait doué. Alors, il se montra tel qu'il était réellement, c'est-à-dire le plus effronté pillard que jamais roi de France ait eu pour fermier-général ou pour intendant.

Afin de voiler un peu ses exactions, il sut inviter ses subordonnés et leurs commis au silence, et leur inspira des goûts de luxe qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'en imitant ses propres malversations.

L'on croira sans peine que ses amis et complices formaient non-seulement la grande majorité, mais même la totalité de ses hôtes. Car les honnêtes gens de Québec fréquentaient peu Bigot, déjà suspect à cette époque.

Après le maître, celui qui par ses saillies se faisait le plus valoir était le secrétaire de l'intendant, Brassard Deschenaux. Il était fils d'un cordonnier de Québec. Les mémoires de l'époque nous le montrent comme un homme laborieux et de beaucoup d'esprit, mais d'un caractère rampant. " Il avait une envie si demesurée d'amasser de la fortune, que son proverbe ordinaire était de dire: "qu'il en prendrait jusque sur les autels."

Puis l'on voyait le sieur Cadet, fils d'un boucher. Protégé par Deschenaux, qui avait eu occasion de reconnaître son esprit intrigant, par l'entremise de M. Hocquart, prédécesseur de Bigot à l'intendance, Cadet, qui dans sa jeunesse avait gardé les animaux d'un habitant de Charles-

bourg, remplissait maintenant les fonctions de munitionnaire-général.

Venaient ensuite le contrôleur de la marine, Bréard, qui, de très pauvre qu'il était lors de sa venue au Canada, s'en retourna extrêmement riche ; puis le sieur Estèbe, garde-magasin du roi à Québec, et son commis Clavery, préposé, comme on l'a vu, à l'administration de la Friponne.

Enfin, c'était Jean Corpron, l'associé et le commis de Cadet, que ses coquineries avaient fait chasser de chez plusieurs négociants dont il était l'employé, et bien d'autres fonctionnaires de même acabit et dont l'histoire n'a pas jugé à propos de nous conserver les noms.

Le plus laid et le moins spirituel de toute cette société d'intrigants, c'était sans contredit l'aide-major des troupes de la marine, Michel-Jean-Hugues Péan.

Quant à Mme Péan, sa femme, elle éclipsait toutes les autres femmes auxquelles la faveur, plus encore que le rang,

avait, ce soir-là, ouvert les portes du salon de l'intendance.

L'on avait apporté des tables de jeu autour desquelles s'étaient placés ceux qui voulaient tenter la fortune.

A l'exception de Mme Péan qui suivait le jeu avec intérêt, les autres dames, raides, guindées et la figure vermillonnée, se tenaient assises à l'écart.

Quelques invités, dont les habitudes de froid négoce se refusaient aux hasards du tapis vert, causaient avec elles, en chiffonnant d'une main distraite la dentelle de leur jabot; tandis que certaines dames s'amusaient beaucoup de la contenance gauche de l'ex-bouvier Cadet, qui ne savait que faire de son petit tricorne galonné que l'étiquette ordonnait de porter sous le bras.

L'un des plus joyeux joueurs était sans contredit Bigot. Et pourtant, il était d'une malchance désespérante, pendant que la fortune favorisait Péan qui restait froid ou ne faisait entendre qu'un rire sec lors-

qu'on le complimentait sur le monceau d'or qui allait toujours s'entassant devant lui.

—Vingt deux en pique, dit Bigot.

—Vingt-sept en cœur, répondit Péan qui étala son jeu.

Vous gagnez, repartit nonchalamment Bigot, tandit que Péan tirait à lui deux jointées de pièces d'or avec un petit mouvement de langue qui lui était familier, quand lui réussissait une opération monétaire.

—Vous devez avoir devant vous une vingtaine de mille francs, reprit à quelques moments de là Bigot. Si vous le voulez bien, Péan, nous les jourons d'un seul coup. Il faut en finir ; car je m'aperçois, dit-il en se retournant vers les femmes retirées à l'écart, que ces dames qui ne jouent point s'ennuient de ne pas danser.

Un imperceptible mouvement nerveux plissa le front de Péan.

C'était bien dommage, en effet, pour un homme âpre au gain, d'avoir à risquer une si forte somme d'un seul coup. Mais enfin, sous peine de passer pour un ladre, il lui fallait s'exécuter.

—C'est bien, dit-il en faisant les jeux, pendant que les autres joueurs plus timorés abandonnaient la partie et se penchaient vers la table, pour mieux voir l'intéressante tournée de cartes qui allait suivre.

—Trente en trèfle, dit Bigot avec insouciance.

—Trente-et-un en cœur répondit Péan d'une voix émue.

—Deschenaux, reprit l'intendant qui savait perdre en grand seigneur * et sans sourciller, vous compterez demain vingt mille francs à M. l'aide-major.

* L'histoire nous dit que pendant que les pauvres gens crevaient de faim dans les rues de Québec, il se faisait chez Bigot un jeu d'enfer, et que l'intendant perdit deux cent mille francs dans une seule saison.

On enleva les tables de jeu.

—Ne disiez-vous pas tantôt, Bréard, dit Bigot en se dirigeant vers les dames, que les bourgeois se plaignent hautement de la taxe que nous leur avons imposée pour l'entretien des casernes ?

—Oui, monsieur. Il en est même qui ne se contentent pas de murmurer, mais qui menacent.

—Ah ! bah ! qu'importe, pourvu qu'ils payent !

Cette répétition du fameux mot de Mazarin eut un succès fou, et fit rire aux éclats les courtisans de Bigot.

—Oui ! riez, messieurs ! répondit comme un écho une voix vibrante qui partit de l'extrémité de l'appartement.

Les femmes se retournèrent avec effroi, les hommes avec surprise.

Et tous aperçurent à la porte du salon un vieillard qui semblait plutôt un spectre, avec ses joues hâves et ses yeux creusés par la misère.

Derrière lui apparaissait la tête curieuse d'une pâle enfant, dont les grands yeux noirs regardaient avec autant de timidité que d'étonnement cette brillante réunion.

C'étaient M. de Rochebrune et sa fille, que le peu de lumière produit par l'éloignement des lustres ne permettait pas de reconnaître à l'endroit reculé où ils se trouvaient tous deux.

—Allez ! continua le vieux militaire d'une voix puissante qui avait plus d'une fois dominé le tumulte des batailles, gaudissez-vous, valets infidèles, car le maître est loin et le peuple, que vous volez sans merci, courbe la tête ! Allons ! plus de vergogne, vous êtes ici tout puissants et le pillage amène l'orgie ! Il fait si bon, n'est-ce pas, pour des roués de votre espèce, s'enivrer à table alors que la famine règne sur la ville entière ! Certes, je conçois que ce raffinement réveille même l'appétit d'un estomac blasé !

“ Prenez garde pourtant, mes maîtres ; car de l'escroquerie à la trahison, il n'y a

qu'un pas à faire ! Et si le voleur risque au moins sa réputation, l'autre joue sa tête.

“ Ecoutez ! continua le vieillard, comme saisi d'une subite inspiration. L'ennemi s'avance...... j'entends au loin le bruit de son avant-garde qui franchit la frontière...... Manquant de vivres et de munitions, nos soldats inférieurs en nombre, retraitent pour la première fois...... l'Anglais les suit.......... il s'approche......... il arrive...... et je vois ses bataillons serrés entourer nos murailles...... Bien, le milicien, le paysan disputent avec acharnement à l'étranger le sol de la patrie..... La victoire va peut-être couronner leur courage...... Mais non ! des hommes éhontés se sont dit : “ Le moment est venu d'éteindre le bruit causé par nos exactions sous le fracas de la chute du pays que nous avons si mal administré.... Entendons-nous avec l'Anglais......” Et guidés par un traître, je vois nos ennemis tant de fois vaincus, surprendre et écraser nos frères ! Honte et malheur ! Ce traître, c'est par vous qu'il sera soudoyé !

"Oh ! puisse la malédiction d'un vieillard mourant et première victime de vos brigandages, stigmatiser votre mémoire, et, spectre funèbre, escorter votre agonie au passage de l'éternité !"

Stupéfiés par cette brusque apparition subjugués par cette voix tonnante qui leur jetait si hardiment leurs méfaits à la face, tous, maîtres, femmes et valetaille, avaient écouté sans pouvoir interrompre.

Bigot fut le premier à recouvrer ses esprits.

—Allons ! marauds ! cria-t il aux valets ébahis, ne mettrez-vous pas ce fou furieux à la porte !

—Arrière ! manants ! dit Rochebrune, qui retraversa lentement l'anti-chambre et sortit du palais, suivi de loin par les domestiques qui n'osaient se rapprocher de lui.

Lorsque le plus hardi d'entre eux sortit sa tête au dehors, par la porte entrebaillée, il vit le vieillard chanceler et s'abattre

lourdement sur le dernier degré du perron.

—Au diable le vieux fou! s'écria le valet en refermant la porte, qu'il s'empressa cette fois de verrouiller au dedans.

—A-t-on jamais vu pareille impudence! murmuraient les invités.

—Bah! ce n'est rien, repartit Bigot. Seulement j'aurai soin désormais de placer le lieu de nos réunions hors des approches de pareils maroufles. Allons! mesdames, je crois qu'un peu de danse vous remettra. Violons! une gavotte!

Et tandis que les premiers accords de l'air demandé roulaient sous les hauts plafonds de la salle, l'intendant offrait le bras à Mme Péan, avec laquelle il ouvrit le bal.

Quelques instants plus tard, à voir l'entrain des hommes et la coquetterie des femmes, on n'aurait jamais cru que la colère et l'effroi venaient de faire trembler cette foule enivrée maintenant de musique et de danse.

Cependant, un homme de cœur se mourait en ce moment de froid et d'inanition sur les degrés du palais.

A peine avait-il mis le pied hors de l'intendance, que cette exaltation fébrile, qui avait un instant rendu ses forces à M. de Rochebrune, l'abandonna complétement.

Saisi par le froid au sortir de la chaude atmosphère qui régnait dans le palais, il se sentit aussitôt faiblir. Ses pieds glissèrent sur la neige durcie ; il tomba.

Quelque peu ranimé par les cris que jeta Berthe en voyant sa chute, il voulut se relever ; mais ses forces brisées lui refusèrent leur secours, et sa tête retomba lourdement sur le seuil.

L'enfant s'agenouilla près de lui dans la neige, entoura de ses pauvres petits bras le cou du vieillard, et asseya vainement de relever son père.

Mais voyant que ses efforts étaient inutiles :

—Viens t'en, papa, dit-elle en sanglottant, j'ai peur ! Allons-nous-en chez nous, où du moins il ne fait pas si froid qu'ici.

Le malheureux, aidé tant soit peu par son enfant, se souleva la tête.

Tout-à-coup, ses yeux gardèrent une effrayante fixité ; puis il parut tendre l'oreille à la bise qui courait en sifflant sur la neige, comme pour mieux entendre un bruit lointain.

— Ecoute ! enfant, dit-il d'une voix sourde.

En effet, on entendait comme des voix plaintives qui pleuraient dans la nuit.

Ces sons lugubres venaient de la rivière Saint-Charles, qui, de l'autre côté de l'intendance, arrosait les jardins du palais.

C'était le souffle du vent de nord se mêlant au bruit des flots qui gémissaient en se brisant sur les glaçons de la grève.

Au même instant, les notes sémillantes d'un air de danse partirent de l'intérieur en joyeuses fusées de trilles, et vinrent

déchirer l'oreille des deux infortunés comme un ironique éclat de rire.

—Oh! les traîtres infâmes !... grommela le vieil officier que le délire étreignait. Ils nous livrent à l'ennemi !... Entendez-vous, soldats ?... Sus à eux ! Apprêtez armes !... Joue !... Feu !...

Sa tête retomba sur la pierre.

L'engourdissement causé par le froid passa de ses membres au cerveau, et il s'endormit.

Mais ce sommeil, c'était celui de la mort qui venait de fermer à jamais les paupières du brave.

La petite Berthe pleura longtemps ; et, après d'inutiles efforts pour réveiller son père qu'elle croyait endormi, le froid la gagna tellement à son tour qu'elle glissa sur le cadavre du vieillard, et resta sans mouvement...................................

....

Le bal était fini et chaudement drapés dans leurs fourrures, les invités de

M. l'intendant venaient de prendre congé de leur hôte.

Celui-ci donnait le bras à Mme. Péan. Il la voulait reconduire jusqu'à sa voiture.

En ce moment, la jeune femme poussa un cri terrible.

Elle venait de mettre le pied sur le cadavre de M. de Rochebrune.

—Valets ! des flambeaux ! cria l'intendant.

Aussitôt des domestiques sortirent avec des torches.

—Encore cet homme! dit Bigot, qui s'était penché sur le corps inanimé.

Attirés par les cris et par la lumière, de braves bourgeois de Saint-Roch, qui revenaient de la messe de minuit et s'en retournaient chez eux, entrèrent dans la cour du palais et s'approchèrent du groupe sur lequel la flamme des torches, agitée par le vent, jetait d'étranges et vacillantes lueurs.

L'un des valets mit la main sur la poitrine de M. Rochebrune.

—Le vieux est bien mort ! dit-il.

— Tant mieux pour lui, grommela Bigot, car cet homme était gênant !

—Mais la petite fille vit, continua le domestique. Elle respire encore.

—Oh! la pauvrette ! dit un homme du peuple en se penchant vers Berthe qu'il enleva dans ses bras, je ne suis pas riche, mais il ne sera jamais dit que Jean Lavigueur aura laissé périr de froid une créature du bon Dieu.

Il perça la foule et s'éloigna avec l'enfant.

—Mon Dieu ! dit Mme. Péan, que Bigot déposa dans sa voiture, mon Dieu ! je ne dormirai pas de la nuit, c'est bien sûr !

....

II

UNE RECONNAISSANCE

Quatre ans se sont écoulés.

Déjà couvert de nuages manaçants à la mort de M. de Rochebrune, l'horizon de la Nouvelle-France s'est de plus en plus assombri.

Pendant quatre années, la guerre a fait rage sur nos frontières, et malgré la valeur héroïque déployée par nos miliciens et les soldats français, nonobstant nos

brillantes victoires de la Monongahéla-de Chouéguen, de William-Henry et de Carillon, notre ruine est imminente.

Victorieux sur l'Ohio, maître de Frontenac, cet arsenal de la marine française sur le lac Ontario, les Anglais viennent aussi de s'emparer de Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique, dont la possession leur ouvre le Saint-Laurent, c'est-à-dire le chemin de Québec. Ce dernier succès est des plus importants, puisqu'il laisse le Canada sans défense du côté de la mer et qu'il intercepte nos communications avec la France.

Dieu sait pourtant si nous avions besoin des secours de la mère-patrie, n'ayant au plus que quinze mille hommes à opposer aux soixante mille combattants prêts à s'abattre sur nos frontières dégarnies.

Aussi, voyant bien que la milice sera la principale ressource de défense, car il ne reste plus dans la colonie que cinq mille cinq cents soldats de troupes régulières, M. de Vaudreuil vient-il de commander

une levée en masse de toute la population mâle de seize à soixante ans.

Nos Canadiens, dans leur enthousiasme, ont su noblement répondre à ce cri d'alarme, et l'on a vu jusqu'aux enfants de douze ans et aux vieillards de quatre-vingts accourir à la rescousse de ces cinq mille soldats, leurs frères, pour sauver avec eux l'honneur du drapeau français.

A la difficulté de repousser les forces supérieures de l'ennemi avec le petit nombre de combattants qu'il reste à leur opposer, vient se joindre encore le manque presque absolu de vivres.

Car les campagnes multipliées qui ont retenu depuis quatre ans sur la frontière, durant la belle saison, les colons en état de porter les armes, ont beaucoup trop fait négliger l'agriculture, pourtant indispensable à une colonie si difficile à ravitailler, vu l'éloignement et les croiseurs anglais qui la séparent de la mère-patrie.

Mais si grande est la résignation de

tous, qu'on voit le commissaire ordonnateur des guerres, M. Doreil, rendre le beau témoignage qui suit aux loyaux habitants d'une colonie que la France livrait, presque sans la secourir, à la convoitise anglaise : " Le peuple périt de misères ; cependant, il prend son mal en patience ! "

Cet héroïsme est d'autant plus grand qu'on le sait à peu près inutile, puisque M. de Montclam, animé du même esprit que ses soldats, vient d'écrire à la cour qu'il se défendra jusqu'à la fin, résolu qu'il est de s'ensevelir sous les ruines de la colonie.

On a compris que la dernière action qui reste à faire est de bien mourir, et l'on s'y prépare sans qu'un seul murmure vienne ternir l'éclat d'un si beau courage.

Tels sont les tristes auspices sous lesquels on voit s'ouvrir la campagne de 1759.

Voici maintenant les dispositions prises

par le gouverneur, M. de Vaudreuil, et le général en chef, M. de Montcalm, afin d'opposer à l'ennemi une résistance aussi effective que le permettent le petit nombre de nos soldats et la vaste étendue de nos frontière.

Le brave capitaine Pouchot, du régiment de Béarn, s'en est allé, dès les premiers jours du mois de mai, prendre possession du fort Niagara pour défendre notre droite contre les troupes du général Prideaux, qui a pour mission de s'emparer du même fort et de couper nos communications avec la Louisiane.

M. de la Corbinière s'est aussi rendu au fort de Frontenac (aujourd'hui Kingston), afin d'en achever les fortifications et de tenir ensuite Prideaux en échec, en l'empêchant, de concert avec les douze cents hommes de M. de la Corne, de marcher sur Montréal.

Au centre, le courageux et dévoué Bourlamaque vient de déployer ses deux mille six cents hommes dans les fourrés qui bordent les rives des lacs Saint-

Sacrement et Champlain, pour arrêter les douze mille envahisseurs conduits par le successeur d'Abercromby, le général Amherst.

Quant à notre gauche, treize mille sept cent dix-huit soldats, miliciens et sauvages, commandés par Montcalm, Lévis et Bougainville, la protégeront contre la formidable attaque du major-général de l'armée britannique, James Wolfe. Celui-ci s'est embarqué à Louisbourg au mois de mai et vient d'arriver à Québec avec onze mille hommes de débarquement et dix-huit mille marins.

Par suite de la négligence apportée à fortifier Québec, on a décidé de couvrir la ville par un camp retranché dont la gauche devra s'appuyer à la rivière Montmorency, tandis que la droite se ralliera à la capitale par un pont de bateaux jetés sur la rivière Saint-Charles.

Les troupes anglaises étant débarquées en grande partie au " Bout-de-l'Ile " d'Orléans le vingt-sept juin, le lendemain, les Français lancèrent sept brûlots contre

la flotte ennemie groupée sous l'île. Mais on y mit le feu trop tôt. Arrêtés à temps par les Anglais et remorqués loin de la flotte, ces brûlots, sur lesquels on avait d'abord beaucoup compté, se consumèrent tranquillement près du rivage de l'île d'Orléans.

Trois matelots, dont l'histoire aurait dû nous conserver les noms, formèrent ensuite l'audacieux projet d'aller brûler le vaisseau amiral. Par une nuit noire, ils s'embarquèrent sur un cannot et parvinrent, après avoir trompé la surveillance des sentinelles anglaises et s'être glissés inaperçus entre les nombreux bâtiments de la flotte, à s'accrocher au vaisseau de l'amiral. Mais la fatalité se servit du vent pour éteindreleurs mèches qu'ils ne purent jamais rallumer.

Malgré ces premiers échecs à notre résistance, Wolfe ne gagnait guère de terrain.

Placé, d'un côté, en face de la ville qui ne présentait à ses attaques qu'un roc escarpé couronné de bouches à feu, arrêté

à droite par la longue et formidable ligne du camp de Beauport, le général anglais, ne voyant aucune prise pour saisir au corps son ennemi, pensa qu'il lui fallait recourir aux moyens extrêmes.

Dans le but de forcer les Canadiens à se débander pour aller protéger leurs propriétés, il fit, d'abord, débarquer une partie de son monde à la Pointe-Lévi, avec des pièces de siége, pour bombarder la capitale ; puis il lança divers détachements en campagne avec ordre de ravager tous les établissements de l'Ile, et des deux rives du fleuve en bas de Québec.

Ces instructions furent d'autant mieux exécutées qu'ils ne restait dans nos campagnes que des vieillards, des femmes et des enfants pour faire face aux Anglais.

Ces braves soldats observèrent la consigne avec une ponctualité toute britannique. Ils ne laissèrent partout derrière eux que cendres et ruines. Après avoir coupé les arbres fruitiers, ils brûlaient, avec les granges et les habitations, les

grains qu'ils ne pouvaient emporter; quant aux bestiaux, les maraudeurs les traînaient à leur suite, ainsi que les femmes dont ils se pouvaient saisir.

C'est ainsi que sur l'espace de plus de vingt lieues, les paroisses situées sur la rive droite et au dessous de Québec, jusqu'à la Rivière-Ouelle, furent incendiées et dévastées. La Pointe-Lévi, Saint-Nicolas, Sainte-Croix et bien d'autres paroisses subirent un pareil sort, de même que l'île-d'Orléans, la baie Saint-Paul, la Malbaie et Saint-Joachim.

Mais les Canadiens, qui avaient fait d'avance le sacrifice de tout ce qui leur était cher, restant fidèlement à leur poste, Wolfe fit passer, le 9 juillet, de l'île-d'Orléans à l'Ange-Gardien, où il établit son quartier général, le très-grand nombre de ses troupes, qui occupèrent la rive gauche de la rivière Montmorency.

De cette position, l'ennemi, qui avait une artillerie considérable, se mit à battre de revers le camp français, dont la gauche

s'appuyait sur la rive droite de la rivière Montmorency.

M. de Lévis y commandait. Il fit élever aussitôt des retranchements pour mettre ses troupes à l'abri des projectiles. On y montait la garde tout comme à la tranchée devant une place qu'on assiége. Ensuite le chevalier fit reconnaître et fortifier les gués de la rivière Montmorency, dont il confia la défense à M. de Repentigny, qui commandait six cents hommes.

Après quoi on attendit l'ennemi.

Dans la nuit du douze juillet, les batteries anglaises de la Pointe-Lévi, composées de cinq mortiers et de dix gros canons, ouvrirent leur feu sur Québec.

Mais M. de Montcalm ne bougea pas. Il avait remarqué, aux hésitations de l'ennemi, l'indécision des plans du général anglais, et le vainqueur d'Abercromby jugea qu'il valait mieux attendre patiemment les ennemis au camp de Beauport.

Telles étaient et la position des ennemis et la nôtre le soir du quinze juillet, au moment où nous engageons le lecteur à nous suivre au camp français.

Nous avons déjà dit que la gauche de notre camp s'appuyait sur la rive droite de la rivière Montmorency. Trois mille cinq cents miliciens du gouvernement de Montréal, commandés par MM. Prud'homme et d'Herbois, qui recevaient les ordres immédiats du chevalier de Lévis, défendaient notre aile gauche depuis l'église de Beauport jusqu'à la chute.

Au centre, c'est-à-dire entre la rivière et l'église de Beauport, se trouvait le quartier général de M. de Montcalm. Le marquis y commandait en personne cinq bataillons de réguliers, formant deux mille combattants, qui avaient pour chef le brigadier Senesergues.

Quatre mille trois cent quatre-vingts miliciens des gouvernements de Québec et des Trois-Rivières, sous les ordres de MM. de Saint-Ours et de Bonne, défen-

daient notre droite, qui occupait la Canardière et venait s'arrêter au pont de bateaux. Le colonel Bougainville en avait le commandement.

Enfin, deux mille deux cents combattants, dont quatorze cents soldats de la colonie, quatre cent cinquante sauvages et trois cent cinquante hommes de cavalerie sous les ordres de M. de la Roche-Beaucourt, formaient un corps de réserve sur les hauteurs de Beauport, et en arrière du centre de notre armée. M. de Boishébert avait été mis à la tête de ces réserves.

C'est là, sur les derrières de l'armée française et au milieu de ce corps de réserve, que nous nous arrêterons le soir de la seizième journée de juillet.

Deux hommes, Raoul de Beaulac, officier dans le corps de la Roche-Beaucourt, et Lavigueur, simple cavalier, assis dans l'ombre sur un tronc d'arbre renversé, contemplent le sombre et majestueux spectacle qui se déroule à leurs yeux.

Auprès d'eux, les tentes dont les feux du bivouac font ressortir hardiment les cônes blancs sur le ciel noir, les groupes indécis de chevaux attachés à des piquets et broutant l'herbe humide de rosée, tandis que leurs cavaliers causent et fument assis au cercle autour des feux, tout ce premier plan sert de repoussoir au reste du tableau.

A leurs pieds, sur la déclivité et au bas des collines, s'étend, depuis la chute jusqu'à la ville, la ligne sinueuse du camp français, dont l'arc immense se dessine assez nettement au fond de la vallée, grâce à la réflexion des feux qui rougit de distance en distance, près du rivage, les eaux calmes du fleuve et de la rivière Saint-Charles.

Plus loin, sur la droite et en dehors de cette traînée lumineuse tracée sur l'onde assoupie, noyées dans la pénombre, s'estompent à peine sur un ciel sans étoiles, les lignes tourmentées du rocher de Québec et des falaises de la Pointe-

Lévi, que sépare le cours plus sombre encore du grand fleuve dont les eaux roulent silencieusement entre les deux rives escarpées.

De minute en minute, et trouant soudain le voile immense, tissu de ténèbres, jeté sur le fond du tableau, de livides éclairs bondissent et roulent sur les flancs à pic des rochers de Québec et de Lévi.

Puis tout redevient nuit ; et le fracas des détonations de l'artillerie passe en hurlant dans l'air pour aller se briser dans la brume sur les masses géantes des Laurentides, et revient vers la ville en râlant un sourd et dernier grondement. Ces suprêmes ronflements de la canonnade, répercutés par l'écho, se confondent alors avec les mugissements lointains et graves de la cataracte de la rivière Montmorency, dont les eaux, emportées par un élan terrible, jettent vers le ciel une immense clameur d'effroi en croulant éperdues dans un abime de deux cent quarante pieds.

A gauche la scène change.

De rougeâtres lueurs empourprent les sommets embrasés de l'île et de la côte du sud, depuis Beaumont jusqu'où la vue peut s'étendre en descendant le fleuve. Ce sont les torches de l'incendie allumée par l'Angleterre pour éclairer les funérailles de la domination française en Amérique.

Selon que le vent souffle avec plus ou moins d'intensité, ces grandes lueurs fauves, enchaînées l'une à l'autre dans un vaste parcours, semblent danser sous le ciel blafard comme une immense filée de spectres qui viendraient de sortir d'enfer, et secoueraient au vent, dans une ronde satanique, leurs vêtements de flamme.

Raoul de Beaulac, regardait avec une indicible tristesse cette scène de dévastation furieuse.

—O mon pauvre pays! s'écria-t-il en retenant un sanglot qui tremblait dans sa gorge, ces mécréants veulent donc t'écraser sous les ruines qui ont changé l'Acadie en une morne solitude!

—Laissez-les faire, mon lieutenant, répondit la voix rude de Lavigueur, laissez-les faire ! On verra bientôt si ces maraudeurs savent aussi bien envisager des hommes armés qu'égorger des femmes et sauter de joie autour de nos maisons en feu !

—Tu connais le proverbe, mon pauvre Lavigueur : *Contre la force, point de résistance.* Or, ils sont au moins trente mille envahisseurs, et c'est à peine si nous avons la moitié de ce nombre de combattants à leur opposer.

—Est-ce que nous n'étions pas un contre trois à Carillon, mon lieutenant ? Et l'Acadie, comment aurait-elle pu se défendre avec une poignée d'hommes ? Mais ici les chances deviennent plus égales et nous sommes assez nombreux, Dieu merci, pour donner aux Anglais une dure poussée du côté des frontières.

—Dieu le veuille, mon pauvre Jean ! Tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas le courage qui me fait défaut. C'est pourquoi je parle à cœur ouvert.

devant toi. Mais ne sais-tu pas que plus de quatre ans de luttes nous ont épuisés? Ignores-tu que nous n'avons de vivres au camp que pour un mois au plus, et que les Anglais ont éventé les caches de blé que nos habitants avaient faites dans les campagnes? Ne vois-tu donc point que si l'ennemi, qui est pourvu de tout, reste encore quelques semaines inactif, nous serons alors à bout de provisions?

Lavigueur avait cependant secoué plusieurs fois la tête dans un mouvement de dénégation, tandis que Raoul avait laissé percer son découragement.

—Vous êtes triste, mon lieutenant, répondit-il. Voilà pourquoi ce que vous dites est si sombre. Mais ne vous semble-t-il pas que l'heure de notre départ pour le camp de l'Ange-Gardien doit être arrivée?

Raoul tira de sa veste brodée une montre d'or tout incrustée de pierreries, bijou de famille qui avait compté bien des heures fastueuses à ses pères, dans les brillantes cours du Louvres et de

Versailles. Il se dirigea vers le feu le plus proche, pour consulter le cadran sur lequel les fines aiguilles marquaient onze heures.

Les rumeurs vagues qui s'élevaient du camp, au fond de la vallée, allaient se taisant peu à peu, et les feux de bivouac se mouraient dans les ténèbres.

Parfois, entre deux décharges de l'artillerie qui tonnait vers la ville, on entendait se croiser les cris des sentinelles du camp français. Les plus rapprochés arrivaient distinctement aux oreilles de Beaulac et de Lavigueur, qui saisissaient alors chacune des syllabes du qui vive; les autres, en raison de l'éloignement, ne leur parvenaient que confus ou bruissaient dans le lointain comme ces sons inconnus et plaintifs qui roulent, le soir, au fond des grands bois, sous le dôme des arbres endormis.

Placez cette scène étrange dans un pays à demi-civilisé, encadrez ce tableau dans un immense réseau de forêts presque vierges encore, et vous aurez une

idée de la mise en scène de cette lutte opiniâtre engagée depuis si longtemps pour la possession d'une contrée perdue comme un îlot dans l'Océan.

—En effet, dit Raoul qui revint vers Jean, il faut sans plus tarder nous mettre en marche. Avant que nous n'ayons atteint l'Ange-Gardien, tout le monde dormira au camp de Wolfe.

Raoul jeta sur ses épaules un manteau de velours sombre, s'assura que ses pistolets étaient amorcés, que le chien obéissait bien à la détente, et constata que son épée sortait aisément du fourreau. Puis, en homme certain d'avoir sous la main, en cas de danger, un de ces amis sûrs qui vous aident à sauver votre vie :

—Allons ! dit-il à Lavigueur d'un air résolu.

Celui-ci passa devant son officier pour le guider. Tous deux, continuant à gravir la hauteur, disparurent bientôt dans la noire bordure de sapins derrière laquelle

se trouvent les Marches Naturelles, dont le cours impétueux et resserré de la rivière Montmorency ronge en grondant les lourdes assises.

M. de Montcalm avait manifesté, le matin même, en présence de son aide-de-camp, M. de la Roche-Beaucourt, le désir d'envoyer quelques éclaireurs au camp de l'Ange-Gardien, sur la rive gauche de la rivière Montmorency, afin d'obtenir quelques renseignements touchant la force et la position de l'en-nemi.

M. de la Roche-Beaucourt, qui savait combien Beaulac saisirait avec reconnaissance l'occasion de se distinguer, s'empressa de proposer au général de confier cette mission périlleuse au jeune officier dont le courage, aidé de l'expérience du coureur des bois Lavigueur, offrait de bonnes promesses de réussite.

La joie de Raoul fut immense quand il reçut de la bouche de M. de la Roche-Beaucourt l'ordre d'une mission qui se conciliait si bien avec son vif désir de se

signaler par quelque action d'éclat. Ce fut avec des larmes plein les yeux qu'il témoigna à son supérieur la reconnaissance qu'il ressentait de ce que celui-ci avait bien voulu songer à lui.

Un mille en amont de la chute s'échelonnent, dans l'espace de quelques arpents, une série de degrés taillés par la nature dans la pierre calcaire de la rive droite du Montmorency. En cet endroit, le cours resserré de la rivière précipite, en rugissant, sa descente irrésistible entre les hautes berges de pierre qui semblent frémir au passage de cette avalanche torrentielle.

En un certain endroit des marches, la rivière n'a guère plus de cinquante pieds de largueur. C'est là que Beaulac et Lavigueur s'arrêtèrent.

Leurs pieds foulaient à peine la rive de pierre que le bruit de la batterie d'un mousquet craqueta près d'eux, tandis qu'une voix rauque, partie de la bordure du bois qui s'arrête à soixante pieds du torrent, leur jetait un brusque qui-vive.

—Québec! répondit Raoul.

—Avance à l'ordre, Québec! reprit la voix.

La sentinelle, qui faisait partie de l'un des détachements chargés de défendre les gués de la rivière, reconnut Raoul et son compagnon quand ils lui donnèrent le mot de passe.

—Je veux voir le chef du poste, dit Raoul au fonctionnaire.

—Attendez un instant, mon officier, répondit le soldat, qui porta ses doigts à ses lèvres pour imiter le cri lugubre du huard.

Le même signal se fit entendre à une petite distance, et un second canadien sortit bientôt du bois en faisant à peine craquer sous ses pas les branches du fourré.

L'homme qui était de garde lui dit:

—Ces messieurs veulent voir le capitaine. Ils n'ont qu'à me suivre.

Raoul et Jean rentrèrent dans le bois, en emboitant le pas derrière cet homme.

Ils furent bientôt en vue d'une clairière au centre de laquelle flamblait un grand feu, dont l'odeur résineuse attestait qu'on mettait largement à contribution les épinettes et les sapins du voisinage.

Une cinquantaine d'hommes étaient couchés tout autour. Les uns dormaient, les autres fumaient, parlaient ou rêvaient.

—Voilà le capitaine, dit le soldat en montrant à Raoul un jeune homme qui, étendu nonchalemment à terre sur son manteau plié, les deux mains croisées sous la tête et les genoux au feu, regardait, d'un air distrait, pétiller sur le fond du ciel sombre les étincelles du brasier.

Toujours rêveur ce brave de Gaspé, lui dit Raoul en s'approchant. Voici un " lassez-passer, " signé par M. de Montcalm. Tel que tu me vois, mon cher, je suis chargé d'aller reconnaître, avec l'homme qui me suit, le camp anglais de l'Ange-Gardien. La mission

n'est pas sans péril, et je cours bien risque d'y laisser mes os si l'on me surprend en flagrant délit d'espionage. Veuille donc mettre à ma disposition quatre ou cinq de tes hommes pour aider Lavigueur à jeter en travers de la rivière deux épinettes qu'il est venu couper ici cette après-midi. A l'aide de ce pont primitif, nous allons facilement traverser de l'autre côté. En outre, il serait bon, je crois, de faire garder ce passage de peur que l'ennemi, le découvrant en notre absence, ne nous coupe la retraite ou ne s'en serve pour vous surprendre.

—Avec plaisir. Seulement, au lieu de cinq hommes, je vais t'en donner douze qui devront attendre votre retour.

—Merci, et adieu !

—Au revoir, Raoul.

Suivis des douze hommes que le capitaine de Gaspé mettait à leur service, Raoul et Jean revinrent du côté de la rivière.

Lavigueur eut bientôt retrouvé les

deux èpinettes qu'il avait abattues et ébranchées durant la journée. Solidement liés par leurs extrémités et au milieu, ces deux arbres avaient été coupés d'une longueur à n'excéder que de quatre ou cinq pieds les rives du torrent.

Malgré le soin qu'il avait eu de choisir les plus minces qu'il avait rencontrés, le poids considérable de ces troncs verts avait forcé le canadien, pour les manier avec plus de facilité, de ne leur donner que la longueur absolument requise pour s'appuyer fermement sur les deux berges.

On les porta jusqu'à l'endroit indiqué par Lavigueur, qui fit placer, entre deux crans de roche qu'il avait avisés à dessein pendant le jour, le bout dont le diamètre était le plus fort. Ainsi retenus par leur extrémité inférieure, les deux arbres furent soulevés à force de bras et, après avoir décrit un demi-cercle complet, touchèrent de l'autre bout la rive gauche, sur laquelle ils s'abattirent avec fracas, en écrasant des sapins rabougris accrochés au bord de la berge.

Raoul, impatient, s'élança sur ce pont fragile qui, mal appuyé de l'autre côté de la rivière, se mit à osciller affreusement au-dessus du torrent, dont l'écume tourmentée blanchissait les ténèbres à trente pieds de profondeur.

—Arrêtez-donc ! lui cria Lavigueur.

Malgré les prières, voire même les menaces du canadien, Beaulac continua sa marche intrépide.

Les deux arbres pliaient en craquant dans le vide avec un vertigineux balancement qui suivait chacun des mouvements du jeune homme.

Etourdi par le fracas des eaux qui hurlaient en bouillonnant au fond du gouffre, Raoul sentit un instant son cœur frissonner. Il eut froid au crâne. Les muscles de ses mollets semblèrent prêts à se rompre comme une corde trop tendue.

Encore un moment d'hésitation, il perdait l'équilibre et tombait.

Cette pensée lui fit faire un appel à

toute son énergie, et sans s'arrêter il continua d'avancer.

Haletants, terrifiés, les spectateurs avaient fermé les yeux ; mais ils voyaient encore, comme dans un cauchemar, l'homme hardi qui foulait dédaigneusement la mort aux pieds.

Un cri les fit involontairement regarder.

Ce n'était pas l'angoisse qui l'avait inspiré, mais bien plutôt le triomphe d'un obstacle vaincu.

Raoul leur apparaissait confusément de l'autre côté du gouffre.

—Attends un peu, Jean ! cria-t-il à Lavigeur de toute la force de ses poumons, car la grande voix des eaux rugissait entre le canadien et lui ; je vais consolider notre pont.

L'ex-coureur des bois, familier avec ce genre d'exercice, traversa rapidement sur les arbres que, d'ailleurs, Raoul avait eu le temps d'assujétir dans une anfractuosité de la berge.

—Avant de nous enfoncer dans le bois, dit Lavigueur, il nous faut placer ici un signal de reconnaissance, afin que l'obscurité ne nous empêche pas de reconnaître l'endroit quand nous reviendrons. On pourrait nous poursuivre, et nous serions bien embêtés d'être obligés de tâtonner pour retrouver ce passage.

Il sortit de sa pòche un lambeau de linge que, vu sa blancheur, l'on apercevait à trente pas malgré la nuit, et l'accrocha à une branche à hauteur d'homme.

Ce n'était pas le seul qu'il eût apporté ; car il en dissémina de la sorte plusieurs autres pendant la marche difficile et longue que Raoul et lui entreprirent sans tarder.

Ils s'enfoncèrent en plein bois. Lavigueur en avant, l'oreille au guet, et de l'œil interrogeant quelques rares étoiles qui venaient de poindre au ciel, et semblaient se balancer là-haut entre les feuilles tremblantes, comme de mystérieuses lanternes accrochées, par un génie bienfaisant, à la cime des grands arbres.

Chaussés tous deux de bottes canadiennes à simple semelle et sans talons, leurs pieds faisaient peu de bruit. Telle était surtout la légèreté des pas de Lavigueur, qu'il entendait se lever parfois, presque sous ses pieds, quelque lièvre surpris, sommeillant au gite, et qui s'enfuyait en perçant le fourré comme une flèche.

A part ces bruissements de feuilles qui décelaient la présence de quelque bête sauvage, le cri grondeur d'un hibou miaulant à leur passage et le grave murmure du Montmorency, dont les ronflements sourds allaient s'éteignant derrière eux à mesure qu'ils s'en éloignaient, tout sommeillait dans la forêt.

Ils marchèrent ainsi pendant plus d'une heure.

A leur sortie du bois, ils aperçurent à droite et en bas de la hauteur sur laquelle ils avaient débouché, les feux du camp de Wolfe, qui s'étendait sur une longue ligne en descendant jusqu'au village de

l Ange-Gardien. Un demi-mille les séparait à peine du camp.

—Pour peu que nous tenions à nos os, dit Lavigueur à voix basse, il faut à cette heure ramper à la sauvage, et sans faire plus de bruit qu'une couleuvre dans les foins verts. Mais......n'avez-vous pas entendu ?

—Quoi ?

— Craquer les broussailles à notre gauche ?

—Bah ! quelque branche froissée sur notre passage et qui se relève.

—Non, non ; ce n'est pas par là que nous sommes venus. Ecoutez donc !

Une quinzaine d'homme bondirent comme des diables hors du taillis, en brandissant des armes.

—Tonnerre ! s'écria Lavigueur, ça va chauffer avant de nous prendre, messieurs les Anglais !

Et le canadien saisit une hachette, dont

il s'était muni au départ, tandis que Beaulac armait ses pistolets.

—Arrêtez! nous sommes des amis! leur cria-t-on en bon français.

—On la connaît, celle-là, repartit Lavigueur, en s'adossant à un gros arbre, pour n'être point pris par derrière.

—Mais bonjour! ce sont des nôtres, dit une autre voix.

—Au fait, ça en a bien tout l'air, grommela le canadien, qui néanmoins resta sur la défensive. Qui êtes-vous donc?

—Des gens de l'Ange-Gardien, et avec nous quelques Hurons de Lorette. Vous autres?

—Des éclaireurs du camp de Beauport.

Après s'être reconnu de part et d'autre, on échangea de rudes poignées de main.

—Quelles nouvelles du camp français? demanda le chef des francs-tireurs à Beaulac.

—Excellentes. Les troupes, comme les milices, brûlent d'en venir aux mains

avec un ennemi qui hésite trop longtemps à leur gré. Par ici ?

—Oh! ma foi, mon officier, la vie est pas mal dure de ce côté-ci de la rivière. Les femmes et les enfants se tiennent cachés dans les bois. Outre que les provisions sont rares, il faut coucher à la belle étoile, beau temps ou mauvais temps. Quant à nous, nous rôdons d'un bord et de l'autre, tuant un anglais parci, par-là, et arrachant aux ennemis quelques-uns de nos bestiaux, que nous poussons du côté des montagnes pour la nourriture des enfants et des femmes.

—Les villages de l'Ange-Gardien et du Château n'ont pas encore été incendiés par les Anglais ?

—Non, parce qu'ils veulent sans doute s'y mettre à couvert; mais ça viendra bientôt. Vous savez qu'ils ont déjà commencé leurs feux de joie sur la côte du sud ?

— Oui, reprit distraitement Beaulac. Mais la nuit est avancée, et il nous faut

vous quitter si nous voulons ne pas être surpris par le jour avant la fin de notre reconnaissance.

—Vous allez jeter un coup d'œil au camp des Anglais, n'est-ce pas ? Eh bien ! si vous voulez, nous ferons route ensemble.

—Je n'ai pas d'objection. Seulement, je crains que notre trop grand nombre n'attire plus aisément l'attention de l'ennemi.

—Ne craignez rien, mon officier. Nous ne marcherons tous ensemble que durant un certain temps. Aux environs du camp, nous nous séparerons par groupes de deux ou trois selon notre habitude ; de la sorte, si quelqu'un de nous est surpris, les autres, avertis par le vacarme, ont le temps de s'enfuir.

—En effet, dit Raoul, ce n'est pas mal imaginé. Allons !

Ils longèrent, l'espace d'un demi-mille, la lisière du bois parallèlement au camp des Anglais. Arrivés à moitié

chemin entre la chute et le village de l'Ange-Gardien, dont la flèche aiguë du clocher semblait, vu la distance et l'obscurité, piquée dans le ciel noir, ils descendirent une éminence en marchant droit à un groupe de deux ou trois habitations.

—C'est là qu'est le quartier-général de Wolfe, dit le capitaine des francs-tireurs à Beaulac.

Il pouvait être une heure et demie. A part les sentinelles, dont les cris, se succédant sans interruption, annonçaient qu'on y faisait vigilante garde, le camp anglais était enveloppé dans le silence du sommeil, comme un bon bourgeois qui dort, ses draps douillettement tirés jusqu'au menton, tandis que son chien, grondant au moindre bruit, veille sur le seuil de la maison.

Nos canadiens s'arrêtèrent à une portée de fusil du camp.

—De quel côté allez-vous ? demanda le chef des francs-tireurs à Raoul, après lui avoir donné à voix basse certains rensei-

gnements qu'il importait à Beaulac de savoir sur les forces et la position du camp de Wolfe, afin d'en rendre compte à M. de Montcalm.

—Je vais tâcher de me glisser jusqu'à la demeure du général, répondit Bea .lac.

—C'est l'endroit le mieux gardé. Prenez garde de vous fourrer dans la gueule du loup ! Tenez, laissez-moi aller avec vous pour vous montrer le chemin et vous faire éviter les endroits dangereux. Ce n'est pas la première fois, comme vous, que je rôde au beau milieu du camp ennemi. D'ailleurs, mes hommes n'ont pas besoin de moi pour ce qu'ils ont à faire, et nous savons où nous rejoindre en cas d'alerte.

Raoul comprit que cet homme le prenait probablement pour un traître ou un déserteur venu dans le dessein de s'aboucher avec Wolfe ou de passer à l'ennemi ; mais il réfléchit en même qu'il valait mieux feindre ne pas s'en apercevoir et se laisser suivre par un individu capable

de lui casser la tête à la moindre hésitation.

—J'accepte votre offre avec plaisir, répondit Raoul. Mais dépêchons-nous ; le jour va bientôt poindre.

—Est-il embêtant, cet animal-là ! grommela Lavigeur, tandis que le chef des francs-tireurs donnait des instructions à ses gens.

Beaulac vit disparaître les maraudeurs, qui se mirent à ramper bientôt sans bruit dans toutes les directions.

—Je suis à vos ordres, dit leur capitaine à Raoul.

—Avançons.

Courbés tous les trois sur le sol, et se traînant sur les mains et sur les genoux, ils se coulèrent dans la direction du quartier-général.

Il leur fallait passer entre deux sentinelles qui marchaient lentement à cent pas l'une de l'autre, et se glisser entre des tentes disposées en cercle autour des deux ou trois maisons occupées par Wolfe et les officiers de l'état-major.

Mais la nuit était noire et nos éclaireurs prudents comme des renards qui rôdent autour d'un poulailler. Aussi passèrent-ils à cinquante pas des sentinelles et à quelques pieds seulement de deux tentes d'où sortaient de sonores ronflements.

Les feux s'éteignaient, et c'est à peine si quelques tisons jetaient sous la cendre, au souffle d'un vent léger, de mourantes lueurs.

Arrivés à une portée de pistolet de l'habitation occupée par le général anglais, ils durent s'arrêter ; car des factionnaires, qui causaient à demi-voix, entouraient la maison.

Soudain Beaulac heurta une dizaine de fusils disposés en faisceau dans l'ombre, et qui s'abattirent avec un grand cliquetis de fer.

Lavigueur ne put serrer assez les dents pour empêcher un juron d'y passer.

Vingt batteries de mousquets craquèrent dans l'obscurité et vingt gosiers anglais hurlèrent en chœur :

— *Who goes there ?*

Au même instant s'éleva une grande clameur derrière les trois canadiens. Sous les tentes s'éveillaient les dormeurs.

—Filons ! tonnerre ! dit Lavigueur, ou nous sommes flambés !

Tous trois se retournent, bondissant sur leurs jarrets avec la spontanéité d'un ressort qui se détend d'un seul coup, et s'élancent à toutes jambes du côté des tentes.

Derrière eux éclatent vingt mousquetades. Les balles effleurent les fugitifs avec des miaulements aigres. Mais aucun d'eux n'est atteint, grâce à la précipitation des tireurs.

Quelques secondes leur ont suffi pour franchir la courte distance qui les séparait des tentes.

Ils vont les dépasser, lorsque de l'une d'elle sort un officier qui leur coupe le chemin.

Lavigueur brandit sa hachette et l'abat sur l'anglais.

Celui-ci a déviné l'intention avec le

premier mouvement du canadien et s'est jeté à terre pour éviter le coup.

L'officier voit les trois fuyards sauter pardessus lui comme des ombres. Se relevant :

—Poursuivons les ! s'écrie-t-il.

Quelques hommes s'élancent derrière lui sur la trace des fugitifs.

Ceux-ci ont déjà franchi la ligne des sentinelles dont ils essuient pourtant le feu.

Le chef des francs-tireurs est atteint, chancelle et tombe.

—Il ne l'a pas volé ! C'est lui qui nous a mis dans l'embarras ! dit Lavigueur en courant toujours à côté de Raoul.

Quelques-uns des poursuivants s'arrêtent auprès du franc-tireur canadien qui se tord dans les convulsions de l'agonie.

Les autres, au nombre de huit, continuent de courir après les fugitifs, précédés de leur officier qui les anime du geste et de la voix.

—Si nous en descendions une couple, dit Raoul.

—Non, non, pas à présent......Gardons nos balles pour tantôt......plus près du bois.

Ils coururent ainsi dix minutes à travers les champs, sautant par-dessus les clôtures et les fossés et piquant en droite ligne vers le bois, dont ils étaient sortis trois quarts-d'heure auparavant.

—*By God !* criait l'officier anglais à cinquante pas derrière eux, il faut les prendre vifs......et les pendre ensuite ..... pour l'exemple.

La lisière du bois dentelait le ciel sombre à cent pas devant eux, quand Lavigueur dit à Beaulac :

—Attention ! armez l'un de vos pistolets....mon lieutenant..... Gardez l'autre en réserve..... Moi je vais tirer mes deux coups.... Visez bien..... Ça en fera trois de moins.

Ils s'arrêtèrent.

Les anglais arrivaient avec une furieuse rapidité.

Quand ils ne furent plus qu'à trente pieds, partirent trois coups de feu qui couchèrent autant d'anglais sur le sol.

Raoul et Jean dévorèrent en quelques bonds les cent pas qni les séparaient du bois touffu dans lequel ils s'engouffrèrent comme des spectres rentrant dans la nuit.

Des cris de rage retentissaient derrière eux.

—Vingt guinées pour chacun de ces deux hommes, cria l'officier anglais.

Excités par l'appât du gain, les soldats, sans s'arrêter près de leurs trois camarades blessés, suivent hardiment leur capitaine qui continue sa poursuite avec un nouvel acharnement. A leur tour ils disparaissent derrière les arbres de la forêt, guidés par le froissement des branches que déplacent les fuyards.

C'était bien de la folie que de s'aventurer ainsi dans une forêt qu'ils ne connaissaient pas. Mais les soldats anglais songeaient aux cinquante guinées promises. Quant à l'officier qui les commandait, c'était un jeune homme emporté,

qui avait maintes fois joué sa vie dans les combats, avec la plus grande insouciance. Au degré d'exaltation où son sang était monté, il lui fallait aller jusqu'au bout de ses forces, réussir ou succomber.

Plus habiles à battre les bois que ces étrangers, Beaulac et Lavigueur, prenaient quelqu'avance sur leurs ennemis, qu'ils entendaient courir, tomber et jurer comme des démons.

—Rechargeons nos armes ? dit Raoul, que Jean suivait de près.

—Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. Je leur en prépare une bonne........ s'ils nous poursuivent..... jusqu'à la rivière..... Pourquoi....... perdre du temps........ et risquer notre peau ..... s'ils s'arrêtent auparavant...... ?

Les deux canadiens retrouvaient aisément leur chemin, grâce aux signaux de reconnaissance dont la blancheur, marbrant l'obscurité, guidait Lavigueur.

Eveillés par un bruit inusité, les oiseaux etaient mille cris de frayeur du haut de

leurs nids aériens ; tandis qu'au fond des bois, bien au loin, hurlait quelque vieux loup oublié par les chasseurs dans une tannière écartée.

Après vingt minutes d'une course furibonde, Beaulac et son compagnon entendirent en avant le ronflement de la rivière qui dormait sous les arbres.

Les anglais les poursuivaient toujours.

—Allons ! grommela Jean, puisqu'ils le veulent...... je m'en vas leur donner un bain soigné...Passez-moi le pistolet chargé .....qui vous reste...... mon lieutenant..... Bien. Quand nous arriverons au pont...... traversez tout de suite du côté des marches.....sans vous inquiéter de moi... Une fois de l'autre bord..... préparez-vous à m'aider.

Le mugissement continu du torrent devenait de plus en plus distinct.

Bientôt Lavigueur aperçut le chiffon blanc, qui pendait au bout d'une branche, au-dessus de la rivière.

—Bon! dit-il, nous y voilà..... Prenez votre temps pour traverser....... monsieur Raoul.... Il n'y a pas de presse..... Je vas garder la tête du pont.

Beaulac avait compris que le canadien avait son projet et qu'il ne ferait, lui, qu'attirer sur eux un danger inutile en n'écoutant point le rusé coureur des bois.

Aussi donna-t-il, sans tarder, un signal cenvenu entre eux et les hommes du capitaine de Gaspé, qui attendaient de l'autre côté de la rivière.

Il poussa quatre cris aigus auxquels il fut répondu aussitôt et s'aventura sur les deux arbres.

Les anglais accouraient guidés par les cris.

Lavigueur, la main gauche armée du pistolet de Raoul et tenant sa hachette de l'autre, attendait.

—Vite donc! que diable! lui cria Raoul, en mettant le pied sur la rive opposée.

Lavigueur attendait toujours.

Soudain, il leva le bras.

Les anglais arrivaient et secouaient à vingt pas les branches feuillues.

Le canadien visa au jugé, tira et sauta sur le pont étroit.

Des hurlements s'élevaient derrière lui.

Le coup avait porté.

Comme il arrivait au millieu du pont, un coup de feu partit à son adresse.

Le canadien chancela. Il était touché.

Raoul poussa une exclamation de terreur.

Mais Jean se raffermit sur ses jambes et sauta, en trois bonds, à côté de Beaulac.

—Silence! vous autres, dit-il aux canadiens d'une voix contenue. Couchez-vous par terre et ne bougez pas!

C'était l'officier anglais qui avait tiré sur Lavigueur. N'entrevoyant que Jean et Raoul, qui se tenaient debout de l'autre côté du gouffre, il n'hésita pas une seconde, ce diable d'homme, et fit un pas, puis deux et trois sur les arbres qui ralliaient les deux rives.

—Vous êtes des lâches si vous reculez! cria-t-il à ses gens.

Et il continua d'avancer.

Deux autres se mirent en frais de le suivre.

—Attention! dit Lavigueur à Beaulac.

Le canadien se baissa et saisit de ses fortes mains le gros bout des deux épinettes.

Tu ne vas pas les jeter dans le gouffre! dit Raoul avec un frisson d'épouvante.

—Ce chien d'anglais m'a envoyé, dans le bras gauche, une balle qui y est de trop. Il faut qu'il meure!

—Je ne m'en mêle point, fit Raoul en reculant d'un pas.

—A votre aise! grogna Lavigueur qui, à lui seul, souleva les troncs d'arbres.

Les deux compagnons de l'anglais hurlèrent d'effroi en sentant vaciller le fragile appui, qui seul les retenait au dessus du torrent.

Leur commandant s'arrêta au milieu du passage, arma froidement le pistolet

chargé qui lui restait et visa le groupe confus que formaient, à vingt pieds de lui, Lavigueur et Beaulac.

—Baissez-vous ! cria Jean Lavigueur à Raoul.

L'éclair jaillit, la balle effleura les deux canadiens et s'applatit sur le roc.

L'anglais bondit en avant comme un tigre.

Mais comme il allait toucher la rive, Lavigueur donna aux arbres une puissante poussée.

Il y eut trois cris, effroyables, inouïs, puis des clameurs sur les deux berges.

Trop long pour tomber tout d'une pièce dans la rivière, trop lourd, avec sa charge, pour être lancé bien loin, le pont s'abattit en éraillant les deux rives de pierre.

Durant quelques secondes il s'arrêta- retenu diagonalement aux extrémités par des crans de roche.

Mais le poids des trois hommes, qui s'y tenaient accrochés avec toute la frénésie du désespoir, le fit lentement glisser jusqu'à fleur d'eau.

Là, il s'arrêta encore.

Cette fois, il paraissait solidement fixé.

La force terrible des masses d'eau qui se ruaient dessus avec un irrésistible élan, fit ployer les deux arbres.

Des vagues énormes frappaient les trois infortunés et bondissaient par-dessus leur tête avec des rugissements.

Eux ne jetaient plus un seul cri, tant ils se sentaient perdus.

On apercevait confusément d'en haut, des monceaux d'écume bouillonnante, puis trois masses noires immobiles au milieu.

—Au nom de Dieu ! dit Raoul, jetons-leur une corde, une branche, quelque chose enfin !

Un sinistre craquement coupa sa voix.

Pliés outre mesure par la violence du courant, les deux arbres venaient de casser.

La digue des flots ameutés ne rencontrant plus d'obtacle, s'affaissa et avec elle roulèrent et disparurent les tronçons du pont.

Raoul se pencha sur le gouffre. Il ne vit plus rien; rien que l'eau tumultueuse poussée par l'eau.

Quelques coups de fusil partirent alors de la rive gauche. Ceux des anglais qui avaient survécu voulaient venger leurs frères. Les canadiens firent sur eux une décharge générale. Les ennemis disparurent.

—C'est affreux! dit Raoul que cette scène d'horreur avait énervé.

—Bah! gronda Lavigueur. J'ai eu deux frères tués à Carillon l'été passé. J'avais juré de les venger. C'est fait. Allons-nous-en!

L'officier anglais n'avait cependant pas été noyé du coup comme ses deux compagnons, qui furent engloutis au moment même où le pont se rompit.

Les bras crispés autour d'un tronçon d'arbre, il y resta cramponné avec cette tenacité qui survit souvent à la mort.

Lancé comme un boulet, il descendit la rivière avec une indicible vélocité.

Ceux qui ont vu les Marches-Naturelles avent combien le cours de la rivière est

accidenté, tourmenté, brizé presque jusqu'à la chute.

Ce n'est partout qu'une succession de cascades où l'eau bondit, tombe, remonte et retombe entre deux digues de pierre, dont l'imposante immobilité semble redoubler la rage du torrent qu'elles contiennent.

Pendant quelques minutes l'anglais fut le jouet des ébats gigantesques de vagues en délire.

Tantôt il roulait jusqu'au fond, étouffé, écrasé par une montagne d'eau qui pesait de tout son poids sur ses épaules. Tantôt ramené à la surface par la nature flottante du bois qu'il tenait embrassé, il pouvait respirer dans un endroit où l'eau courait avec moins d'emportement.

Puis, ressaisi par de nouvelles trombes, il tournait avec le tronçon d'arbre comme une roue sur son essieu et glissait sur la pente abrupte d'une cascade, au pied de laquelle il tournoyait un moment avec son épave. Et le flot implacable le repre-

nait pour le jeter encore en des gouffres nouveaux.

Parfois lancé sur les parois de roches, il s'y serait brisé comme un verre si le bois protecteur n'eût amorti le coup.

Asphyxié, brisé, meurtri, en trois minutes, il n'était plus qu'à quelques arpents de la cataracte dont la clameur immense traversa son agonie comme le glas de l'éternité, que les anges de Dieu sonneront aux funérailles du monde.

La masse des eaux devenant moins tourmentée un peu avant la chute, il ramassa les quelques forces qui lui restaient et cria.

Trois fois ce suprême appel roula lugubre dans la nuit.

Puis le malheureux sentit la force des courants s'accroître avec une effrayante intensité. Aspiré par l'épouvantable succion de l'abîme, il se sentit balayé comme le grain de sable par le simoun, et tomba.

Quelques canadiens qui guettaient, cachés dans les broussailles de la rive

droite, pour envoyer de l'autre côté leur plomb aux ennemis, avaient prêté l'oreille à ses cris. Le fracas de la chute immédiatement au-dessus de laquelle ils se trouvaient, n'avait laissé arriver à leurs oreilles cette voix désespérée que comme les plaintes d'un mourant.

A la lueur d'une décharge d'artillerie, tirée sur le bout de l'île d'Orléans par les batteries anglaises, ils entrevirent confusément passer un corps d'homme sur le versant de la cataracte.

Mais ce ne fut qu'une ombre, une vision effleurant la cime de cette vague monstreuse qui ne cesse de crouler depuis des siècles dans un abîme sans fond.

III

LES TRAITRES.

—Tonnerre de sort! s'écria Bigot en entrant à l'intendance, le soir de la bataille de Montmorency où nos troupes avaient glorieusement repoussé les Anglais dans leur tentative de descente à Beauport. Il faut que le diable s'en mêle, car depuis quelque temps tout va de mal en pis! Wolfe arrive avec une armée formidable. Bon! L'on pouvait croire que nos troupes ne résisteraient pas long-

temps aux forces imposantes qu'il commande. Il débarque sans obstacles, d'abord sur l'Ile, puis à la Pointe-Lévi et à l'Ange-Gardien. Sur son ordre, le bombardement commence désastreux, terrible. Les paroisses du bas du fleuve sont ravagées sans merci. Parfait ! Nos damnés Canadiens, effrayés, sans doute, de ces dévastations vont jeter là le drapeau pour voler au secours de leurs familles ? Point. Ces chiens sont là, fermes au poste et regardent d'un œil stupide brûler maisons, granges et récoltes ; tandis que leurs femmes et leurs enfants, s'attellent sur des charriots, comme des bêtes de somme, pour traîner jusqu'au camp quelques provisions arrachées aux maraudeurs anglais (*). Wolfe

---

(*) " Depuis que les Anglais étaient maîtres du fleuve " au-dessus de la capitale, l'approvisionnement de l'armée " était devenu presqu'impossible par eau. Il fallait faire " venir les vivres des magasins de Batiscan et des Trois-" Rivières par terres, et comme il n'était resté dans les " campagnes que les petits enfants, les femmes et les vieil-" lards auxquels leurs infirmités n'avaient pas permis de " prendre les armes, c'était avec le secours de bras si " faibles qu'il fallait opérer le transport. On charria ainsi

veut enfin tenter un grand effort. Il livre bataille aujourd'hui..... et se retire honteusement vaincu ! Il faut que ça change !

Et Bigot, qui arpentait sa chambre solitaire en gesticulant, brisa deux chaises qu'il lança contre la muraille et renversa d'un coup de pied un guéridon chargé de porcelaines d'un grand prix. Sans faire attention au bruit des vases de Saxe qui volaient en éclats, il voulut appeler et tira si fort sur le cordon de la sonnette, qu'il lui resta dans la main.

—Allons ! s'écria-t-il, tous les diables d'enfer sont-ils donc acharnés contre moi ! Et ouvrant la porte de sa chambre, comme la sonnette carillonnait furieusement au loin :

— Sournois ! cria-t-il. Sournois ! ! — Sournois ! ! ! Ah ! te voilà enfin ! Arrive donc, butor !

" sur 271 charrettes de Batiscan à l'armée, l'espace de 18 " lieues, 700 quarts de lard et de farine, la subsistance de " 12 à 15 jours." M. Garneau, *Histoire du Canada.*

De semblables faits n'ont pas besoin de commentaires· ls portent leur héroïsme avec eux.

—Hein ! pensa le valet qui s'approchait tout essoufflé, le maître est bien hargneux depuis quelques semaines, et le service est rude !

Bigot rentra dans sa chambre où Sournois le suivit.

— Ferme la porte, lui dit Bigot. Bon. Tu vas faire seller un cheval et courir au poste que M. de Vergor commande au-dessus du Foulon. Tu connais l'endroit.

—Oui, monsieur.

—Tu demanderas à parler au commandant, M. de Vergor, et tu lui diras que je veux le voir immédiatement.

—Mais, monsieur......

—Il n'y a pas de mais qui tienne ! S'il est occupé, qu'il se dérange ! S'il est couché, qu'il se lève et qu'il accoure ! Va.

Une heure plus tard, Bigot causait à voix basse, mais d'un air très-animé, avec un homme étranger à nos lecteurs. Tous deux étaient assis auprès d'une vaste cheminée dans laquelle flambait un grand feu. Bigot avait eu soin de se

placer dans l'ombre, tandis que son interlocuteur se trouvait en pleine lumière, éclairé par la lueur de la flamme qui léchait, en pétillant, les parois de la cheminée. De sorte que l'intendant pouvait suivre sur la figure de cette homme les impressions diverses qui en agitaient les muscles, sans être exposé lui-même à cet inconvénient.

Ils étaient seuls dans cette chambre dont les fenêtres matelassées, dans le but d'arrêter les boulets des assiégeants, empêchaient la lumière du dehors d'y pénétrer. A part les chuchottements de Bigot qui paraissait faire, d'abord à peu près seul, les frais de la conversation, on n'entendait à l'intérieur d'autres bruits que ceux du bois qui craquait sous les étreintes du feu dont les fauves lueurs dansaient sur les murailles de l'appartement.

De temps à autre, quelque forte détonnation, qui faisait trembler le palais, éclatait au dehors. C'étaient des bombes lancées par les assiégeants et qui venaient

faire explosion dans les environs de l'intendance. Aucune, cependant, n'atteignait le palais, protégé par la muraille naturelle du roc de la haute ville.

C'était, disent les mémoires, un homme d'une figure assez déplaisante et d'une intelligence très-bornée que le sieur Duchambon de Vergor, avec qui Bigot se trouvait en ce moment. Ses cheveux d'un blond fade lui descendaient très-bas sur le front. Il ne louchait pas, et pourtant jamais un regard ne tombait d'aplomb de ses yeux inquiets. Ses lèvres pincées semblaient adhérer aux dents, et quand il riait, sa bouche se contractait d'une façon quasi douloureuse et laissait voir de petites dents blanches et aiguës comme celles d'un chat.

—Mon cher Vergor, disait Bigot, ce n'est point que je craigne que vous n'ayez oublié les services que je vous ai rendus, mais laissez-moi vous rappeler un peu ce que j'ai fait pour vous.

—Il n'en est nullement besoin pour que..

—Permettez, mon mon cher, interrompit Bigot qui prenait plaisir à faire peser de tout son poids sur ses complices l'ascendant que son génie lui donnait sur eux tous. Vous n'étiez rien quand je vous ai connu. Votre famille était pauvre et vous vous trouviez sans ressources comme sans protection. Je vous accordai la mienne, un peu par reconnaissance d'un petit service que votre père m'avait autrefois rendu *, et beaucoup à cause de l'amitié que vous aviez su m'inspirer de prime abord. Avant mon voyage en France, en 1754, je sollicitai de l'emploi pour vous, et de simple capitaine de marine que étiez, vous devîntes aussitôt commandant du fort de Beauséjour.

A ce nom qui réveillait chez Vergor tant de souvenirs honteux et pénibles, Bigot vit passer un nuage sur le front bas de l'ancien commandant de Beauséjour. Mais il fut impitoyable et continua :

---

* Le fait est que, lorsque Bigot était commissaire à Louisbourg, le père de Vergor avait chaleureusement défendu le futur intendant, inquiété dès lors à cause des premières exactions qu'il y avait commises.

—Vous ne fûtes pas longtemps sans profiter du bon avis que je vous donnais dans ma lettre du 20 août 1754. * Il était d'usage de donner au commandant un profit de quelques francs sur chaque corde de bois. L'occasion était bonne. Après avoir prétendu que le bois de chauffage acheté par votre prédécesseur, M. de la Martinière—un honnête homme celui-là, entre nous — était pourri, vous réussites à en faire dresser un procès-verbal. Il fallut bien en acheter d'autre et vous réalisâtes, par cè moyen, de fort beaux profits. C'était assez bien débuter, n'est-ce pas ?

Vergor ne répondit pas, mais son œil terne jeta autour de lui un regard inquisiteur, comme pour voir si personne n'était aux écoutes·

—Ne craignez rien, continua Bigot qui

---

* Bien que citée par tous nos historiens, cette lettre mérite de prendre place en ce récit : " Profitez, mon cher " Vergor, de votre place, lui écrivait Bigot ; taillez, rognez, " vous en avez tout le pouvoir, afin que vous puissiez " bientôt venir me joindre en France et acheter un bien à " portée de moi."

prenaitplaisir à le martyriser, tout comme le chat qui joue avec sa proie palpitante avant de lui donner le coup de grâce, nous sommes bien seuls. Je ne fais que mentionner, pour la forme, les bons petits bénéfices que vous sûtes faire ensuite avec les marchandises du roi, que vous achetiez à très-bas prix pour les lui revendre deux ou trois fois leur valeur, et je passe à l'affaire de Beauséjour. * Ce siége-là ne fut pas bien dur pour vous, cher Vergor ; si peu qu'on l'appela dans le temps, si j'ai bonne mémoire, le *siége de velours*. Ah ! ah ! savez-vous, vraiment, que ce mot ferait fortune à Paris !

Et Bigot se mit à rire avec d'autant plus d'entrain qu'il voyait combien l'autre en avait peu d'envie.

—Dire en effet que quatre jours de tranchée suffirent pour vous donner la colique et vous forcer à mettre bas les armes, c'est bien drôle ! Vous avouerez, mon cher Vergor, que je ne vous avais pas dit d'aller......jusque là.

---

* Le siége de Beauséjour eut lieu en 1755.

L'intendant fut pris d'un nouvel excès de rire. Vergor, qui ne rougissait jamais, verdissait à vue d'œil. Et pourtant il n'osait rien dire.

—Aussi, votre capitulation précipitée eut-elle un immense retentissement qui se prolongea jusqu'à la cour. Et dès l'année suivante, ordre fut donné à M. de Vaudreuil d'instruire votre procès. Gagné par moi, si vous daignez vous en souvenir, le gouverneur évita d'obéir. Mais enfin la cour le lui enjoignit si fortement qu'il lui fallut se rendre à ses injonctions en 1757. L'affaire était sérieuse. Outre que M. Moncton n'avait poussé le bombardement qu avec la plus grande lenteur, on vous accusait de n'avoir pas tiré un seul coup de canon et de n'avoir fait aucune sortie. Vous aviez tellement ménagé la poudre et les vivres que les malins allaient jusqu'à dire que vous aviez vendu le tout à l'ennemi. Enfin, les assiégeants eux-mêmes en avaient été témoins en prenant possession du fort, vous aviez mis, vous et vos domestiques, tout au pillage avant

votre départ. Il y en avait plus qu'il ne faut pour faire condamner dix hommes. Ce fut alors que, sous peine de me compromettre, je résolus de vous sauver. Le gouverneur, qui est honnête, mais mou comme cire, m'était aveuglement dévoué. Je le travaillai si bien, que je pouvais compter sur le bon vouloir de tous les officiers que je lui fis nommer pour composer le conseil de guerre qui vous devait juger. Rappelez-vous, maintenant, la bonne farce qui se passa au château Saint-Louis. Vous étiez si troublé, d'abord, que vos paroles témoignaient souvent contre vous Il fallait y mettre ordre et je chargeai quelqu'un d'ajuster vos réponses. Quant aux témoins, tous ceux qui voulaient déposer contre vous étaient infailliblement renvoyés. On n'entendait que ceux qui vous étaient favorables. Enfin, je gagnai quelques acadiens, qui firent des mémoires dictés par moi et déposèrent comme je le leur avait prescrit d'avance. Une vraie comédie, quoi ! et bien plus drôle encore que celle des

Plaideurs du défunt Racine. * Enfin, l'on vous acquitta et je me chargeai de faire passer en France la sentence avec les lettres que M. de Vaudreuil, toujours à mon instigation, écrivit en votre faveur à la cour. Vous étiez sauvé ; mais avouez que sans moi, c'en était fait de vous.

—C'est vrai, répondit Vergor.

—Vous voyez donc, reprit Bigot, en lui lançant un regard pénétrant, que vous dépendez entièrement de moi. Il serait facile de réveiller cette affaire et bien d'autres qui se sont passées depuis. Je peux vous perdre d'un seul mot. Eh bien! le moment est venu de me rendre en partie ce service, tout en veillant vous-même à vos intérêts. Nos malversations

---

* Ceci est incroyable; pourtant, je ne fais que suivre mot à mot, tout en l appropriant au dialogue *le Mémoire sur les affaires du Canada*. On s'étonne que Bigot ait pu imposer aussi longtemps ses volontés aux honnêtes gens qui l'entouraient à Québec Et ce n'est que lorsqu'on étudie bien cette époque si relâchée dans l'honnêteté et les mœurs et qui vit la Pompadour régner sur la France, que l'on se rend un peu compte de la coupable indulgence de la cour à l'égard de pareils coquins.

ont éveillé l'attention de la cour, qui est grandement irritée contre nous. A l'heure qu'il est, il nous est déjà difficile de conjurer l'orage, même au moyen des influences que nous pouvons mettre en jeu auprès du roi. Les dépenses causées par la dernière phase de cette guerre dans laquelle nous sommes entrés depuis quatre ans, s'accroissent de jour en jour. Elle sont énormes, et pour peu que cela continue, la dette deviendra tellement exhorbitante qu'il nous deviendra impossible de subir un rendement de compte sans risquer et la fortune que nous avons tous acquise, et peut-être même la vie qui nous est si chère maintenant, puisque nous sommes assez riches pour en extraire toutes les jouissances que l'on en peut tirer à l'aide du plus puissant pressoir qui soit au monde, l'argent. Or les circonstances présentes rendent chimérique toute idée de notre retour immédiat en France. Il est impossible de nous remplacer, nous vieux fonctionnaires, par des hommes nouveaux qui n'auraient aucune expérience des affaires

du Canada, et qui, arrivant ici au milieu de difficultés insurmontables, perdraient complétement la tête. Donc, il nous faut rester ici. Et c'est notre condamnation certaine que d'y demeurer encore un an. Car culculez un peu les dépenses effrayantes que douze autres mois de campagnes vont coûter au trésor. Et les Anglais ont tellement l'air décidés d'en finir avec nous, qu'ils passeront certainement l'hiver en Canada. Reconnaissez-vous la justesse de ces arguments ?

—Oui, certes ! répondit Vergor.

—Et voyez-vous un expédient qui peut nous sauver ?

—Ma foi, non !

—Alors, nous sommes perdus ; car vous savez qu'en tombant, moi, je vous entraînerai tous dans ma chute.

—Tonnerre !

Et Vergor ouvrit bien grands ses petits yeux, comme pour sonder l'abime effroyable qu'il voyait s'entr'ouvrir à ses pieds.

— Oui, nous sommes perdus! reprit Bigot; à moins, toutefois, que vous ne vouliez me donner un coup d'épaule.

—Moi!

—Oui. Vous et moi, Vergor, nous pouvons sauver tous les autres et surtout nous-mêmes, ce qui vaut infiniment mieux.

— Mais diable! comment cela? demanda Vergor de l'air d'un homme qui ne se serait jamais supposé une pareille importance.

—Ecoutez, fit Bigot en se rapprochant de lui: d'abord, si jamais votre bouche laisse échapper un seul des mots que je vais vous dire, je vous jure que l'on vous trouvera, une heure après, les reins cassés sur une borne comme un chien enragé sur qui l'on a tiré à bout portant.

Vergor sentit un frisson lui courir dans le dos. Il connaissait Bigot et le savait homme à tenir une parole de ce genre.

—Ne craignez rien, dit-il en étendant la main, tandis que son regard faux essayait de monter jusqu'à celui de l'intendant.

— Bon ! Dites-moi, maintenant, mon cher Vergor, ne vous semble-t-il pas que si le pays passait immédiatement entre les mains des Anglais, il nous serait assez aisé de cacher une grande partie de nos méfaits sous les ruines de cette colonie ? Ne croyez-vous pas qu'il fût bien difficile à messieurs nos juges, si toutefois il nous fallait comparaître devant un tribunal, de nous forcer à rendre un compte très-exact de notre administration ? La belle occasion pour rejeter presque toutes les dépenses sur les frais de guerre !

—Pardié, c'est vrai ça !

—Maintenant, au train que vont les choses, pensez-vous que les Anglais soient bien près de réussir à nous soumettre ?

—Diable non ! La perte de la dernière bataille ne les avance pas beaucoup.

—De sorte que la guerre court de grands risques de se prolonger longtemps ?

—Oui.

—A moins d'un hasard ?

—A moins d'un hasard.

—Vous y fiez vous beaucoup, Vergor, à cet imbécile de hasard ?

—Ma foi, non.

—Ni moi. Il m'a toujours semblé qu'un peu de prévoyance et d'habileté valait mieux.

—C'est vrai.

—Dites donc, si nous faisions le hasard, nous ?

—Dame...

—Oui, si nous le forcions de nous servir en esclave ?

—Hein ! fit Vergor d'un air ahuri.

L'histoire nous dit que l'intelligence de cet homme n'était pas très-développée.

—Enfin, si nous aidions l'Anglais à nous battre ?

—Comment ! mais il s'agit donc de trahir ?

—Oui, mon ami, dit l'intendant d'une voix parfaitement calme.

Vergor le regarda avec épouvante.

Bigot poursuivit sans paraître remarquer la surprise de son interlocuteur :

—Pouvez-vous me dire à qui vous devez le commandement de ce poste important du Foulon, que l'on vous a confié depuis quelques jours ?

—Je n'en sais rien.

—Je le crois bien ; car on n'a plus grande confiance en vous depuis la capitulation de Beauséjour. Et il m'a fallu mettre bien des influences en jeu pour vous faire nommer à ce poste de confiance. Je ne voulais pas me compromettre en le demandant moi-même pour vous. Vous comprendrez pourquoi quand je vous dirai qu'il entre dans mon plan que vous...n'empêchiez pas trop les Anglais de forcer le passage du Foulon aux plaines d'Abraham.

—C'est-à-dire que...qu'il me faudra... les laisser faire !

—Oui.

—Mais, je risque ma tête ?

—Je le sais pardié bien.

—Et vous croyez que... ?

—Je crois que vous exécuterez mes ordres.

—Si je refusais ?

—Si tu refuses, mon petit Vergor, je te fais pendre haut et court comme traître et voleur.

—Je vous en défie.

—Même si je prouve devant une cour martiale que tu étais d'intelligence avec Monckton pour lui livrer Beauséjour, et pour partager le butin avec lui ?

—Comment prouver cela ? demanda Vergor qui se redressa tel qu'une couleuvre.

—Par la production d'une lettre que tu écrivis à Monckton ; lettre que je me suis procurée lors de ton procès et qui, mon cher, est en lieu sûr.

—Ah ! vous êtes le diable ! s'écria Vergor qui s'affaissa sur son siége. Mais je la croyais détruite cette maudite lettre ! Monckton m'avait promis de le faire.

—Sais-tu le latin, cher ?

—Non, balbutia Vergor abruti.

—C'est bien dommage, va ; c'est une fort-belle langue ! Elle renferme entre

autres choses admirables cet axiome si vrai que voici : *Verba volant, scripta manent ;* c'est-à-dire, en langue vulgaire, que tu aurais bien mieux fait de ne pas écrire à M. Monckton, mais de lui parler de vive voix.

Vergor était vaincu, et à partir de ce moment-là Bigot était son maître.

—Ecoute, Vergor, poursuivit l'intendant d'un ton plus sérieux. Tu sais d'abord qu'à la moindre chose que tu t'avises de divulguer sur ce sujet, tu es un homme mort ! Alors, en supposant que tu réussisses à me compromettre, ce qui n'est pas probable, tu n'en seras guère plus avancé. Mieux vaut donc pour toi servir à mes desseins, vu que je t'assure une impunité d'autant plus certaine que mon plan est ourdi de manière à ne compromettre personne. Tu sais que mon cerveau est assez inventif quand je prends la peine de le consulter.

—Ah ! quant à ça !

—Eh bien ! alors, laisse-moi faire, et non-seulement il ne tombera pas un seul

cheveu de ta tête, mais tu pourras bientôt jouir en France, avec moi, de toutes les douceurs de l'opulence. Car tu t'imagines bien que ce service te sera largement payé. Dis, maintenant, puis-je compter sur toi ?

—Aveuglement, je vous le jure !

—C'est bon. Tiens-toi prêt, alors, à recevoir mes ordres et à les exécuter au moment voulu.

Quand Vergor eut pris congé de lui, l'intendant appela Sournois pour l'aider à se mettre au lit.

—Ferme soigneusement la porte, mon cher Sournois lui dit-il. J'ai à te parler confidentiellement.

—Tiens ! où veut-il en venir ? songea le valet de chambre, qui poussa les verrous.

Et il revint vers le lit où son maître était mollement étendu.

—Assieds-toi, mon ami. Ce que j'ai à te dire est un peu long.

Le domestique s'installa dans un grand

fauteuil, placé près du chevet de l'intendant.

—Ce n'est pas un service de valet que je vais te demander, Sournois, commença Bigot, c'est un service d'ami, et dans lequel il entre plus de confiance et d'estime de ma part, que de commandement.

—Employez-moi sans crainte, monsieur l'intendant ; vous savez combien je vous suis dévoué.

—Oui, mon ami, et je suis décidé de t'en récompenser royalement. Je sais que tu as déjà réalisé de fort jolies économies, pas encore autant sur tes gages que sur certaines transactions, où tu partageais avec Clavery les gains qu'il prélevait sur plusieurs fournisseurs que tu lui adressais par mon entremise. Entre nous, Sournois, si tu n'étais pas plutôt mon ami que mon domestique, j'appellerais coquinerie ce genre d'affaires où tu as trempé, et qui suffit souvent pour conduire un homme à la potence.

En frappant doucement ce coup qui, sans avoir l'air d'y toucher, tranchait

profondément dans le vif, Bigot décocha un regard de feu au valet.

Celui-ci se mordit les lèvres et devint violet.

—Mais pour revenir à nos moutons, continua Bigot, si tu me sers fidèlement dans l'affaire que je vais te confier, je double du coup la somme de tes épargues, que je sais se monter à peu près à vingt-cinq mille francs. Si tu réussis, je t'en donne cinquante mille.

Sournois ouvrit démesurément les yeux, tant par suite de cette offre magnifique, que par la surprise de voir le maître au fait des petites affaires de son valet de chambre.

Tout ivrogne qu'il était, Sournois aimait aussi beaucoup l'argent ; la preuve, c'est que sa passion pour le vin lui avait permis de faire des économies. Aussi s'écria-t-il avec un empressement quelque peu outré :

—C'est trop, cher maître ! c'est bien trop !

—Non, mon ami, et quand tu sauras

que tu vas avoir une double mission à remplir, tu avoueras toi-même que tes services ne sont que justement payés à ce prix. Ecoute, mais que chacun des mots que je vais te dire s'enfouisse si profondément en toi, que jamais un seul ne t'échappe pour frapper l'oreille d'un autre homme que celui vers lequel je vais t'envoyer. Car, si par malheur tu me trahis, Sournois, outre que j'ai assez de preuves en mains pour te faire jeter, quand je voudrai, dans un cachot, je te jure que tu périras de mort violente dans les vingt-quatre heures !

Sournois, qui connaissait son terrible maître mieux que personne, ne put s'empêcher de frémir ; et ce fut avec sincérité qu'il jura, pour le moment du moins, discrétion à son maître.

Je vais offrir au général anglais de lui faciliter le débarquement au Foulon et l'accès de la rampe qui conduit sur la hauteur des Plaines-d'Abraham. Tu conçois que là s'arrêtera ma complaisance et que rien n'assure les Anglais de nous vaincre ensuite.

—Mais comment vous y prendrez-vous, monsieur l'intendant.

—Vergor est à moi. Le traître apparent sera lui, s'il ne sait pas bien jouer ses cartes. Quant à toi, mon cher Sournois, tu ne te compromettras nullement en allant porter un message verbal au général Wolfe.

—Quel scélérat! pensa Sournois.

—Eh bien! continua Bigot, crains-tu d'accepter?

— Non certes! monsieur l'intendant. Car du moment que vous m'assurez qu'il n'y a pas plus de danger à courir, je m'en rapporte à votre génie inventif et suis prêt à marcher les yeux fermés.

—Bien, mon ami, je n'attendais rien moins de ton dévouement.... .et de ton bon sens. Mais il il se fait tard et j'ai trop besoin de sommeil pour te donner ce soir les instructions que tu auras à suivre. Prépare-toi, et silence!

—Je serai muet comme une carpe! Monsieur l'intendant n'a besoin de rien?

—Non, mon ami, si ce n'est de dormir un peu. Bonsoir.

—Bien bonne nuit, monsieur.

—Il faudra te surveiller, toi aussi, mon gros Sournois, pensa Bigot en fermant les yeux. Si tu bronches, hum......

Et sa dernière menace s'éteignit dans un premier ronflement.

Les scélérats au caractère fortement trempé, comme Bigot, acquièrent à la longue une sécurité insouciante dans le crime. Ils s'accoutument à risquer si souvent leur vie !

Quant à Sournois, il se tourna et se retourna dans son lit en songeant au terrible secret dont il était le dépositaire.

Bigot avait des espions dans le camp des Anglais. Aussi apprit-il, quelques jours après la bataille de Montmorency, que Wolfe était malade. Il lui fallut alors attendre le rétablissement du général pour s'aboucher avec lui.

Il eut donc tout le loisir de méditer ses projets coupables et de se concerter

avec Vergor pour que personne ne fût compromis dans la lâche trahison qu'ils allaient accomplir.

IV

LES TRAITRES ET LES BRAVES.

Il était bien ourdi le complot de l'intendant Bigot.

D'abord, lors de son entrevue avec Wolfe, Sournois avait fait promettre au général anglais, ainsi qu'aux brigadiers Monckton, Townshend et Murray, qu'ils garderaient sur cette transaction un inviolable secret.

Rassuré de ce côté, Bigot, qui pensait,

avec beaucoup de raison, n'avoir pas à craindre l'indiscrétion de Vergor et de Sournois, ne songea plus ensuite qu'à saisir le moment propice à l'exécution de son dessein.

Il ne fut pas longtemps à l'attendre. L'armée commençait à manquer de vivres, vu que les vaisseaux anglais bloquaient le fleuve en haut et en bas de la capitale, et que les vieillards, les femmes et les enfants qui avaient, pendant quelques semaines, transporté des provisions à force de bras, depuis les Trois Rivières jusqu'à Québec, étaient maintenant exténués par ce travail atroce. Il fallait aviser à ravitailler au plus tôt la ville et l'armée. C'était le devoir de l'intendant et du munitionnaire. Aussi, proposèrent-ils qu'on tentât l'expédient d'un convoi par eau, qui, à la faveur d'une nuit noire, forcerait le blocus en trompant la vigilence des marins anglais. On se rendit d'autant mieux à cet avis que c'était le seul possible, et l'on fixa la nuit du douze au treize septembre pour cette tentative.

Il ne s'agissait plus pour Bigot que de faire connaître cette particularité aux généraux anglais afin qu'ils en profitassent. Voici comment Sournois s'y prit, selon les ordres de son maître. Il s'aboucha avec deux soldats de la garnison de Québec, gens de sac et de corde et ivrognes au moins autant que lui. Comme il les avait déjà traités plusieurs fois, il fut facile au valet de les décider à le suivre dans une taverne dont il était l'habitué.

Là, après maintes rasades, Sournois feignit de paraître plus échauffé qu'il ne l'était réellement. D'abord, il s'apitoya sur le sort de ses deux amis qui ne pouvaient manquer de perdre très-prochainement le goût du vin, vu qu'il savait de source certaine que les Anglais étaient à la veille de s'emparer de la ville et qu'ils se préparaient à passer toute la garnison au fil de l'épée, à cause de la longue et opiniâtre résistance opposée jusqu'alors aux assiégeants. Et, sans qu'il y parût, Sournois leur infiltra l'idée de désertion pour prévenir le funeste sort qui les at-

tendait, pensant bien que l'imagination excitée des troupiers ferait le reste.

Comme on continuait à lever le coude et que l'on buvait chaque fois à verre pleurant, Sournois simula une ivresse encore plus imprudente. Il alla jusqu'à dire que si la ville, par grande chance n'était pas prise d'assaut, la garnison périrait de faim parce que le fleuve était bloqué par les Anglais. Déjà les vivres étaient des plus rares à Québec, et le convoi que l'on attendait dans la nuit du douze au treize serait certainement intercepté par l'ennemi.

—Pour preuve que je n'invente pas, leur dit confidentiellement Sournois, et que je suis bien renseigné, je puis même vous apprendre quel est le mot d'ordre que les conducteurs du convoi devront jeter à nos sentinelles. C'est : Monou...... gahéla.

Il eut soin d'entrecouper ce mot d'un hoquet fictif.

Puis Sournois, qui tenait à ne pas griser

complétement ses deux hommes, sortit avec eux du cabaret et les quitta.

C'était le soir.

Les idées sombres que le valet y avait jetées fermentant avec le vin dans le cerveau des deux soldats, ils se dirigèrent à pas de loup vers les remparts, suivis de loin par Sournois qui les épiait. Arrivés sur le mur de l'ouest, entre les portes Saint-Jean et Saint-Louis, et après s'être assurés que personne ne les observait, ils se laissèrent glisser dans le fossé, du côté de la campagne. Ce qui leur fut très-facile, vu que le mur n'avait guère, en cet endroit, plus de six à sept pieds de haut par suite de la négligence, peut-être systématique, apportée à fortifier Québec.

Sournois revint à l'intendance en se frottant les mains. Ce plan, qui pouvait aussi bien manquer, avait réussi à merveille. Quant à lui, en supposant que les deux troupiers ne fussent pas désertés et qu'ils eussent rapporté aux autorités françaises les paroles qu'il avait comme laissé échapper, on ne pouvait songer à l'in-

quiéter pour quelques propos proférés durant l'ivresse.

Les soldats gagnèrent la flotte mouillée au Cap Rouge. Pour s'attirer les faveurs de leurs nouveaux maîtres, ils dévoilèrent aux généraux et l'attente du convoi des vivres par les Français et le mot d'ordre convenu. *

L'on sait maintenant que les Anglais profitant de ce bon avis, s'embarquèrent sur des bateaux, à la faveur des ténèbres et se laissèrent glisser avec le courrant vers le Foulon. Aux sentinelles qui les interpelèrent, quelques officiers qui parlaient le français donnèrent le mot de passe en ajoutant :

—Ne faites pas de bruit, ce sont les vivres !

Grâce à ce stratagème, les troupes

---

* " Par deux soldats qui, la veille, avaient déserté, " les Anglais avaient été informés que cette nuit quelques " chaloupes chargées de vivres devaient descendre à " Québec." M. Ferland.

anglaises descendirent sans encombre jusqu'à l'anse des Mères. *

Rendus entre les postes de Saint-Michel et du Foulon, ils débarquèrent sans coup férir. Wolfe à la tête de l'infanterie légère s'avança, dans le plus grand silence, vers un corps de garde qui défendait le pied de la rampe que longe le ruisseau Saint-

---

M. Dussieux dit aussi à ce sujet, que : " Des déserteurs avaient communiqué le mot d'ordre aux Anglais."

* Je ne puis m'empêcher de citer ce passage saisissant et poétique de l'*Histoire de la conspiration de Pontiac* par M. Francis Parkman. Il représente Wolfe, encore faible des suites de sa maladie et descendant, entouré des siens, vers le Foulon.—" *He sat in the stern of one of the boats, pale and weak, but borne up to a calm height of resolution. Every order had been given, every arrangement made and it only remained to face the issue. The ebbing tide sufficed to bear the boats along, and nothing broke the silence of the night but the gurgling of the river and the low voice of Wolfe as he repeated to the officers about him the stanzas of Grey's elegy in a country Church yard, which had recently appeared and which he had just received from England. Perhaps as he uttered those strangely appropriate words :*

" *The paths of glory lead but to the grave,'*

the shadows of his own approaching fate stole with mournful prophecy across his mind. ' Gentlemen,' he said, as he closed his recital, ' I would rather have written those lines than take Quebec to-morrow.'"

Deuis en se précipitant des hauteurs de la falaise.

Mais durant ce temps-là, que faisait Vergor, le commandant du poste qui demeurait à l'endroit du débarquement ?

Il dormait ou feignait le sommeil, ce brave capitaine !

Tout, en effet l'invitait au repos. D'abord, M. de Montcalm, soit par une fatale inspiration, soit plutôt à l'instigation de Bigot ou de ses affidés, M. de Montcalm avait rappelé la veille au camp de Beauport le bataillon de Guyenne qui en avait gardé les hauteurs durant plusieurs jours. En outre parmi les cent hommes que Vergor avait sous ses ordres, le très-grand nombre était composé des habitants de Lorette, village situé, comme on le sait, à trois lieues seulement de la ville. Ces braves gens lui avaient plusieurs fois demandé d'aller travailler à leurs récoltes qui menaçaient de pourir sur le champ. Mais Vergor, qui attendait le moment propice, le leur avait toujours refusé jusqu'à ce jour. Enfin, le soir

dont nous parlons, il leur permit de le faire, tout en ayant soin de leur dire qu'il ne le tolérait que parce que le danger paraissait bien éloigné, puisque M. de Montcalm avait jugé inutile de faire garder plus longtemps la hauteur par le bataillon de Guyenne.

Vergor savait cependant veiller de près à ses intérêts; aussi y mit-il une condition : c'est qu'ils iraient en même temps travailler sur une terre qu'il possédait à Lorette. *

Il ne restait donc plus pour garder le poste que quelques hommes qui ne devaient plus tenir longtemps contre des forces importantes. Pleinement satisfait du résultat prévu, si les Anglais tentaient, durant la nuit, un débarquement de son côté, Vergor se coucha et attendit bravement l'ennemi.

La nuit était assez avancée, lorsque quelques-uns de ses hommes le vinrent avertir qu'on voyait des berges remplies de monde qui venaient sans bruit et

---

* Voyez "*Les Mémoires sur les affaires du Canada.*"

filaient le long de la côte, au-dessus et au dessous du poste.

" Il répondit que c'étaient les bateaux du munitionnaire et qu'on les laissât tranquilles." *

Puis il se retourna dans son lit et ronfla de nouveau comme un épicier retiré des affaires. Dormait-il réellement?

Cependant Wolfe, après avoir forcé le corps de garde qui se trouvait au pied de la rampe, gravissait l'escarpement à la tête de ses troupes.

Les premiers Anglais qui se montrèrent durent essuyer quelques coups de feu de la part des canadiens qui veillaient au poste de Vergor. Mais ces derniers furent tellement étonnés de la brusque apparition des ennemis, et ils étaient en si petit nombre, qu'il leur fallut bientôt plier devant la masse des assaillants qui se ruèrent alors sur le poste.

Vergor, qui dormait apparemment bien dur, puisque la fusillade ne l'avait pas

---

* *Mémoires sur les affaires du Canada.*

éveillé, fut pris dans son lit. Après un semblant de résistance, durant lequel le drôle eut soin de recevoir quelque blessure peu dangereuse et qui pourrait témoigner au besoin en sa faveur, il se rendit aux Anglais.

Une fois maître des hauteurs, Wolfe s'empressa de ranger son armée en bataille sur les plaines d'Abraham.

Je tiens à montrer que cette hypothèse de trahison est bien fondée. Aussi vais je citer tout le passage des *Mémoires sur les affaires du Canada* (p. 164, édition de 1838) qui a trait à la surprise du Foulon, en ayant soin d'en souligner les phrases qui viennent à l'appui de ma thèse.

" M. Wolfe, qui avait renforcé le camp de la
" Pointe-Lévi, semblait flatter les idées des Français :
" l'Amiral Saunders faisait aussi exécuter des ma-
" nœuvres qui annonçaient une prochaine retraite.
" *Au milieu de toutes ces espérances. on confia au*
" *Sieur de Vergor le poste du Cap-Rouge, au-*
" *dessus de Québec ; on ne pouvait mieux seconder*
" *les intentions du général anglais, dont le but*
" *était de faire une descente sans être obligé*
" *d'attaquer l'armée retranchée.* On avait con-

" signé à cet officier de laisser passer des bateaux " chargés de vivres qui devaient entrer dans Québec, " en se coulant le long du cap. Ce capitaine avait " avec lui beaucoup d'habitants de Lorette dont le " lieu était à portée de ce poste; ils lui demandèrent " permission d'aller travailler la nuit chez eux : il la " leur accorda : (on prétend que ce fut à condition " d'aller aussi travailler pour lui sur une terre qu'il " avait dans cette paroisse). *M. Wolfe, averti à " temps de la mauvaise garde de ce poste et du " commandant à qui il avait affaire, disposa ses " troupes. Le Sieur de Vergor était dans la plus " grande sécurité.* On vint l'avertir qu'on aperce- " vait des berges, remplies de monde, qui venaient " sans bruit au-dessus et au-dessous de son poste. " Il répondit que c'étaient des bateaux du muni- " tionnaire *et qu'on les laissât tranquilles*. M. Wolfe " ayant fait aborder quelques berges, instruit que " tout était paisible, envoya un détachement se " saisir de la garde du Sieur de Vergor, et ordonna " à trois ou quatre mille hommes de le suivre. Ce " détachement fit prisonnier le Sieur de Vergor, " partie de sa garde et s'empara des hauteurs."

Ces lignes, écrites par un homme contemporain de Vergor, et qui fut à même de recueillir les rumeurs occasionnées par les soupçons que l'on dut former dans le temps sur la conduite de cet officier, ne laissent-elles pas percer le manque de foi que l'on avait en Vergor ? " On ne pou-

" vait dit-il, mieux seconder les inten-
" tions du général anglais qu'en confiant
" à Vergor la garde de ce poste." Et plus loin " M. Wolfe, averti à temps de la
" mauvaise garde de ce poste et du com-
" mandant à qui il avait affaire, disposa
" ses troupes." Qui donc dut avertir le général anglais de la *mauvaise garde* du poste de Vergor ? Quelque français assurément. Or, il fallait qu'il fût bien renseigné celui-là. Car si la mauvaise foi ou l'ineptie de Vergor avait été assez universellement connue pour que de simples déserteurs en pussent prévenir l'ennemi, comment supposer que les officiers français le sachant, eussent laissé ce commandement d'une telle importance à un pareil homme ? Maintenant, comment s'imaginer que Vergor n'eût pas entendu les coups de fusil que les assaillants échangèrent d'abord avec les hommes du corps de garde situé au bas de la rampe, et ensuite avec ceux de son propre poste, et qu'il fût tellement lent à se lever qu'on le prit dans son lit ? Certes, il est permis

à un honnête homme d'avoir le sommeil dur, mais pas à ce point-là.

Qu'il y ait eu trahison, l'on n'en peut donc guère douter, et nos historiens qui n'osent l'affirmer ouvertement, le laissent entrevoir assez clairement, outre que la tradition populaire ne semble point entourer le nom de Vergor d'un bien grand respect. Mais d'où le coup partait-il ? De Vergor directement ? Nous ne le croyons pas. Il n'avait pas assez d'esprit, comme le dit l'auteur du mémoire cité plus haut, pour ourdir une trame aussi habilement conçue. Il fut donc inspiré dans l'invention de ce dessein. Mais par qui? Par quelqu'officier de l'armée française ? Non. Ils se battirent tous vaillamment, et leur gloire est assez pure de soupçon, qu'il serait indigne de le supposer un instant. Par les Canadiens? Ah! ceux-là qui assurèrent la victoire de Montmorency, qui continrent seuls quelque temps sur les plaines d'Abraham les troupes anglaises victorieuses, alors que les soldats réguliers de l'armée française inondaient le côteau Sainte Geneviève du ruissel-

lement de leur déroute, les vainqueurs de Sainte-Foye, nos aïeux qui, après tant de sang inutilement versé pour la France oublieuse, ne tombèrent vaincus sous l'Anglais qu'après un an de nouvelles luttes sur un pays en ruines dont ils disputèrent pas à pas les cendres fumantes, les Canadiens des traîtres ? Celui-là serait insensé qui le pourrait penser. Qui était-ce donc ? Les pillards éhontés qui assurèrent de longue main notre perte par leur criminelle administration ; ceux là dont c'était le plus grand intérêt. Et à leur tête Bigot, l'infâme Bigot, dont nous avons prouvé que Vergor était le bien digne ami : Bigot, qui semble n'être venu dans ce pays que pour corrompre ou déshonorer ceux qui l'approchaient de trop près.

Pour en finir avec le traître Vergor, disons de suite que l'on n'en voit aucune mention faite après la conquête, ni dans l'histoire ni ailleurs. Il est à présumer que, la conscience bourrelée de remords, il gagna quelque retraite ignorée, où il pût échapper à la justice des hommes et

cacher aux yeux de ses concitoyens la honte attachée à son nom, mais qui, merci à Dieu, lui a survécu dans l'opinion populaire.

Cependant, M. de Montcalm n'avait pu se laisser persuader que toute l'armée anglaise fût débarquée au Foulon. Croyant, au contraire, qu'il allait seulement avoir affaire à quelque détachement isolé, il résolut de brusquer l'attaque, afin de culbuter les ennemis des hauteurs avant qu'ils ne fussent appuyés par le gros de l'armée de Wolfe.

Il fait aussitôt battre la générale, et suivi seulement de quatre mille cinq cents hommes, vole au-devant des Anglais. Nos troupes traversent la rivière sur le pont de bateaux, entrent dans la ville au pas de course par la porte du Palais, en sortent par les portes Saint-Louis et Saint-Jean, et arrivent à huit heures sonnantes sur les plaines d'Abraham.

Qu'on juge de la surprise de Montcalm en apercevant toute l'armée anglaise, forte de huit mille hommes, prête à le recevoir.

En ce moment accourt un aide-de-camp de M. de Vaudreuil. Il remet une lettre à Montcalm.

" Attendez, général, lui écrivait le gou-
" verneur, je vais rassembler les Cana-
" diens et les troupes que vous avez
" laissés à Beauport pour la garde du
" camp, et me porter à votre secours."

—Attendre ! attendre ! s'écrie Montcalm en froissant la lettre. Nous en avons pardieu bien le temps ! Chargeons plutôt !

Le chevalier de Montreuil, son major-général, était à côté de lui.

—Pour l'amour de Dieu ! général, dit-il, ne brusquons rien ! Ils sont deux fois plus nombreux que nous !

— Monsieur le major, répond Montcalm avec cette vivacité innée chez lui et qui devait causer notre malheur, donnez l'ordre qu'on range les troupes sur une ligne de trois hommes de profondeur, et qu'on sonne la charge !

Montreuil le regarde un instant sans rien dire. Mais comme le commandement est péremptoire, il lance son cheval au

galop pour transmettre les ordres du général en chef.

Les troupes réglées, dont les grenadiers étaient encore au Cap-Rouge avec M. de Bougainville, se placent au centre, les milices de Québec et de Montréal à droite, vers le chemin de Sainte-Foye, et celles des Trois-Rivières à gauche sur le chemin Saint-Louis. On jette des pelotons de sauvages et de troupes de royal-marine sur les ailes. Puis, sans donner le temps de reprendre haleine à ses soldats qui viennent de gravir à la course le côteau Sainte Geneviève, Montcalm fait sonner les clairons.

L'armée s'ébranle sur une seule ligne, sans corps de réserve, et court sus à l'ennemi dont le carré profond s'étend en face des buttes à Neveu.

Six régiments, dont le 78ème des montagnards écossais, fort à lui seul de quinze à seize cents hommes, les grenadiers de Louisbourg et deux pièces de canon forment le côté de l'armée anglaise, qui regarde la ville. L'autre côté fait face au

chemin Sainte-Foye et le troisième à Sillery.

Wolfe, qui sent bien que la partie sera décisive et que toute retraite est impossible à ses troupes, si elles sont battues, parcourt lui-même leurs rangs pour aiguillonner l'ardeur de ses soldats.

—Mettez deux balles dans vos fusils, leur crie-il, et attendez que l'ennemi ne soit plus qu'à vingt pas. Alors ouvrez le feu tout d'un coup.

Nos soldats, les troupes régulières du centre surtout, essoufflés d'avance, ont rompu leurs rangs dans la charge et accourent sans ordre et sans consistance. Arrivés à quarante pas des masses anglaises, nos soldats du centre commencent à tirer sur l'ennemi, mais sans être appuyés par les autres bataillons distancés et empêchés de faire feu par ceux des leurs qui se trouvent interposés entre eux et l'ennemi.

Les Anglais les attendent et soudain leur feu s'ouvre soutenu meurtrier, écrasant.

M. de Montcalm avait gardé près de lui

Beaulac et Lavigueur ; le premier pour transmettre ses ordres, et Lavigueur, afin de lui tenir prête au besoin une monture de rechange.

Le général, voyant que les premières décharges des Anglais semblent jeter l'indécision parmi les troupes du centre, s'y porte aussitôt. Beaulac et Lavigueur le suivent.

En ce moment, Wolfe, déjà blessé au poignet, charge les nôtres à la baïonnette avec ses grenadiers. Il gravit le renflement du côteau, en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la prison, lorsque Lavigueur qui arrivait au galop arrête son cheval, arme sa carabine, couche en joue le général anglais éloigné de deux cents pas, et fait feu.

Au milieu de la fumée des fusillades, le canadien voit Wolfe qui s'affaisse entre les bras de deux grenadiers.

—Voilà un petit officier qui en a pour son compte, murmure-t-il en rechargeant son arme à la hâte.

A Wolfe qu'on s'empresse de porter en

arrière, succède le colonel Carleton. Il est à son tour blessé à la tête. Le chef de brigade Monckton le remplace et continue de charger les nôtres, dont une partie est privée de baïonnettes, et qui commencent à plier.

—Au nom de Dieu et du roi, tenez ferme ! leur crie M. de Montcalm, qui se jette avec ses officiers au milieu de la mêlée.

Beaulac et Lavigueur font à côté de lui des prodiges d'audace. Deux fois leurs chevaux ont rompu les rangs des grenadiers anglais. Mais deux fois la force irrésistible de la colonne assaillante les rejette au milieu des leurs. Un nuage de fumée les entoure, la poudre leur noircit le visage, les balles se croisent et sifflent autour d'eux. A leurs pieds retentissent le bruit sourd des coups de crosse, les imprécations des blessés et les cris des mourants qu'on écrase. M. de Montcalm est atteint deux fois, mais légèrement. Raoul reçoit deux balles dans ses habits, puis un coup de baïonnette dans la jambe gauche.

Soudain, Lavigueur, qui le suit partout et le couvre au besoin de son corps sans trop s'occuper de lui-même, voit Monckton coucher Raoul en joue avec la légère carabine que les officiers anglais portaient alors en bandoulière. Jean saisit le seul pistolet d'arçon chargé qui lui reste et ajuste Monckton qui tombe en lâchant son coup de feu. La balle du brigadier blessé dévie et jette à vingt pieds en l'air le chapeau de Beaulac.

—Merci, Jean, lui dit Raoul ; sans toi, je l'avais en pleine figure.

—Ce n'est pas la peine mon lieutenant. M'est avis cependant que nous ferions bien de suivre les autres.

En effet, les nôtres, après avoir plié, cèdent enfin sous le nombre, et Beaulac se trouve presque seul avec Lavigueur en face des Anglais qui se lancent, commandés maintenant par Townshend, à la poursuite des Français.

—Deux temps de galop, dit Raoul, et allons rallier les Canadiens en bas du côteau.

Ils tournent bride, piquent des deux, passent entre le centre et l'aile droite de notre armée en désordre, s'arrêtent bientôt et se placent en travers des fuyards en leur criant d'arrêter.

Au même instant des clameurs amies s'élèvent derrière eux. C'est M. de Vaudreuil qui arrive à la tête des canadiens du camp de Beauport.

D'abord dissuadé de marcher de conserve avec M. de Montcalm *par Cadet et quelques autres qui y avaient un intérêt particulier* * le marquis de Vaudreuil, n'écoutant enfin que son courage et sa loyauté, arrivait au secours du général.

M. de Montcalm, qui s'efforçait de rallier ses troupes, en haut du côteau, vient cependant de tomber de cheval, entre les buttes à Neveu et la porte Saint-Louis. On l'emporte dans la ville, mortellement blessé. La nouvelle s'en répand avec la rapidité de l'éclair et ne fait qu'accélérer la retraite des fuyards.

L'impulsion de la déroute, donnée par

* *Mémoires sur les affaires du Canada.*

les troupes réglées, n'entraîne cependant pas complétement les milices canadiennes, qui, accoutumées à reculer à la façon des sauvages et à revenir ensuite à la charge, se rallient en plusieurs endroits à la faveur de petits bois. Avec cette habileté de tir devenue proverbiale, ils entretiennent un feu de tirailleurs si bien nourri, qu'ils forcent à reculer plusieurs corps détachés de l'armée anglaise. Mais enfin, écrasés à leur tour, il leur faut plier sous le nombre et battre en retraite.

M. de Vaudreuil et ses officiers, Beaulac et Lavigueur, tous sont entraînés par le courant dans la vallée.

—Monsieur le gouverneur ! crie Raoul au marquis de Vaudreuil découragé, tâchez de rallier le plus grand nombre d'hommes qu'il vous sera possible. Pendant ce temps, je vais remonter le côteau avec quelques gens dévoués pour arrêter un peu l'ennemi en vous attendant.

Se levant sur ses étriers :

—Frères, crie-t-il aux Canadiens en montrant les hauteurs avec son épée

ensanglantée, allons venger M. de Montcalm et les nôtres !

Son enthousiasme gagne ceux qui l'entourent. Deux cents braves enfants du sol remontent le côteau Sainte-Geneviève et tombent avec une incroyable furie sur l'aile gauche ennemie qui reprenait haleine.

—En avant ! en avant ! criait Raoul.

Il était beau, le jeune chevalier !

La tête nue, les cheveux au vent, l'œil en feu, le sourire de la vengeance aux lèvres, il lançait son cheval au beau milieu des rangs épais des montagnards. Le noble animal, sans craindre les baïonnettes, y entrait à coups de poitrail. Raoul se baissait, trouait deux ou trois poitrines anglaises avec la pointe de son épée, puis faisait cabrer son cheval dont les sabots ferrés en se rabattant sur le sol broyaient les crânes qu'ils rencontraient; de sorte qu'il y avait place nette autour du jeune homme.

Surpris par cette attaque brusque et irrésistible, les trois cents montagnards,

isolés et séparés des leurs, commencent à reculer à leur tour.

—En avant, les gars! crie Raoul, dont l'arme infatigable continue toujours l'œuvre sanglante.

—Tue! tue! hurle Lavigueur, enivré du tumulte et de sang.

Rien ne résiste à ces braves.

Enfin, les montagnards écossais lâchent pieds.

Mais au même instant, des cris étrangers retentissent, puis un bruit de pas cadencés sur la pleine fumante. Ce sont deux régiments anglais qui accourent à l'aide des montagnards.

—Frères ! dit Beaulac en regardant les siens, c'est ici qu'il faut mourir !

Et le jeune homme, suivi de ces braves, maintenant fort décimés, retombe furieux sur les montagnards qui reculent encore

Les deux régiments anglais s'approchent au pas de course. Ils font halte, l'arme à l'épaule.

Un cri part, puis un ouragan de flamme et de plomb éclate de la gueule de leurs milliers de mousquets, hurle et passe sur les canadiens dont les rangs sont horriblement troués. Raoul n'est pas touché ; mais avant de tomber, il veut au moins tuer encore, et il guide son cheval sur les masses anglaises.

Une autre décharge tonne. Le cheval de Raoul fait un dernier bond et s'abat.

Quand la fumée s'est dissipée, les anglais voient Beaulac se débattre en s'efforçant de tirer sa jambe droite prise sous sa monture. Vingt d'entre eux courent sur lui en criant : hourrah !

Beaulac casse la tête du premier qui arrive d'un coup de pistolet et menace les autres de son épée. Mais c'en est fait de lui. Il est seul contre une armée.

Les ennemis font cercle autour de lui et le somment de se rendre.

—Jamais ! crie Raoul qui, par une violente secousse, se dégage, se redresse sur pied, pâle, les dents serrées, les lèvres frangées d'écume.

Dans un moment de sublime folie, il prend son élan pour se jeter sur le cercle terrible qui l'environne.

Mais au même instant, arrive un cheval, lancé à toute vitesse, et qui tombe en hennissant au milieu des anglais, dont quatre ou cinq roulent meurtris sur le sol.

Tandis que les ennemis étonnés hésitent, Lavigueur, qui monte le vaillant coursier, se penche sur le cou de son cheval, empoigne Raoul par la ceinture, le soulève comme un enfant et le jette en travers de sa selle. Puis enlevant à grands coups d'éperons sa monture, il revient vers la ville au triple galop.

Des clameurs de rage et des coups de feu partent derrière les fugitifs, qui répondent au sifflement des balles par des cris de défi.

Des deux cents héros qui avaient remonté le côteau une demi-heure auparavant, ils étaient à peu près les seuls survivants de ce conflit suprême.

La bataille était finie et perdue pour nous.

Elle nous coûtait près de deux mille hommes, dont deux cent cinquante prisonniers, blessés pour la plupart; trois officiers généraux, Montcalm qui expira le lendemain, le chef de brigade Sénesergues, ainsi que M. de Saint-Ours, lesquels moururent des suites de leurs blessures.

Les pertes des Anglais s'élevaient à près de sept cents hommes, parmi lesquels le général en chef Wolfe, qui rendit le dernier soupir au milieu du combat, et ses principaux officiers. Ce qui prouve que la défense des nôtres fut vigoureuse.

La trop grande précipitation de Montcalm causa notre ruine. Il devait d'abord attendre M. de Vaudreuil avec les réserves laissées à Beauport, puis Bougainville et la Roche-Beaucourt, qui avaient l'élite des troupes au Cap-Rouge et qui, comptant bien que le général les attendrait, accoururent en toute hâte, mais ne purent arriver sur le champ de bataille

que pour entendre les derniers coups de fusils des vainqueurs. Quel résultat tout différent pouvait avoir le combat, si Bougainville et la Roche-Beaucourt, avec les grenadiers et le corps de cavalerie, fussent tombés sur les derrières de l'armée anglaise, tandis que Montcalm la chargeait de front! On reproche encore au malheureux général de n'avoir pas gardé de réserve, et d'avoir négligé de faire sortir de la ville l'artillerie de campagne qui lui aurait été d'un grand secours.

Mais paix à ses cendres; car il s'ensevelit noblement drapé de sa défaite, et s'il n'eut pas la gloire de vaincre, il eut celle au moins de montrer aux infâmes pillards qui avaient préparé de longue mains nos désastres, comment un homme de cœur sait vivre et mourir pour son pays.

VIII

LE CHATIMENT

Malgré son infernal génie et ses combinaisons savamment ourdies, il était une chose que Bigot n'avait pas prévue et qui devait pourtant grandement contribuer à causer sa perte. C'était la venue au Canada d'un commissaire chargé de s'enquérir secrètement de l'administration de l'intendant et de ses affidés. Cet homme, M. le Trémis, avait été envoyé ici comme la guerre tirait à sa fin, entre la chute de Québec et la capitulation de Montréal.

" Homme d'esprit et de pénétration,

dit M. Ferland, le commissaire découvrit beaucoup de spéculations qui avaient eu lieu, et dans ses observations au ministre, il détailla les circonstances qui confirmaient les inexactitudes dont la compagnie avait si souvent été accusée."

Aussi Bigot se vit-il menacé d'une disgrâce et d'une ruine complètes, dès son arrivée en France. "C'est vous qui avez perdu la colonie, lui dit M. Berryer, lorsque l'intendant se présenta à Versailles. Vous y avez fait des dépenses énormes; vous vous êtes permis le commerce, votre fortune est immense... votre administration a été infidèle, elle est coupable."

Bigot, atterré, se retira à Bordeaux, d'où il tâcha de mettre en jeu les influences qu'il avait à la cour, entre autres celle d'un M. de la Porte, bien en place à Versailles afin qu'elles l'aidassent à éviter l'orage. Mais ce fut en vain; la mesure était comble, et la moindre circonstance qui la devait faire déborder ne fut pas longue à venir. Pour éviter le mécontentement,

l'indignation que le peuple avait ressentis de la perte de la plus belle colonie française, le gouvernement pensa qu'il était de bonne politique de jeter en pâture à la vengeance populaire les principaux fonctionnaires que la rumeur publique accusait d'avoir hâté par leurs prévarications la perte de la Nouvelle-France.

Bigot vivait depuis quelques mois à Bordeaux dans une anxiété facile à comprendre, lorsqu'il fut averti qu'il était question de l'arrêter. Que faire ? Fuir, c'était se reconnaître coupable. Mieux valait rester et tâcher de conjurer l'orage en achetant ses juges ; car il était assez riche pour le faire.

Il se rendit à Paris pour gagner les ministres. Mais à son grand désespoir, aucun d'eux ne consentit à le recevoir. Et à peine y avait-il quatre jours qu'il était dans la capitale, qu'il fut arrêté et jeté à la Bastille, le 17 novembre 1761, en même temps que vingt autres prévenus accusés d'être ses complices parmi lesquels Péan, Cadet, Corpron, Bréard, Estèbe et Pénissault, dont les

noms ont plus ou moins figuré dans ce récit.

Trente autres complices, ou prétendus tels, furent aussi décrétés de prise de corps comme contumaces. Parmi ces absents qui avaient eu soin de se tenir hors des atteintes de la justice à venir, se trouvait le rusé Deschenaux, ex-secrétaire de l'intendant.

Une commission présidée par le lieutenant-général de police, M. de Sartine, et composé de vingt-sept juges au Châtelet, fut chargé de juger l'affaire en dernier ressort.

Bigot avait été immédiatement mis au secret. Il resta ainsi onze mois entiers sans communiquer avec personne, seul avec ses pensées sombres, le criminel intendant, jusqu'au mois d'octobre 1762, où les accusés obtinrent des conseils pour préparer leur défense.

L'instruction, qui dura jusqu'à la fin de mars 1763, mit à nu toutes les hontes et les turpitudes de l'administration de Bigot. Quand il vit que les charges

étaient si écrasantes, le misérable voulut entraîner au moins dans sa chute tous ceux qui avaient pris part à ses pilleries. C'est alors que l'on vit ces escrocs aux abois tourner les uns contre les autres des armes dont les blessures devaient causer leur perte, et qu'ils achevèrent ainsi eux-mêmes de convaincre les juges de leur culpabilité déjà trop évidente.

Enfin, le onze janvier 1764, en place de Grève, à Paris, et dans les principales villes du royaume, notamment à Bordeaux, à la Rochelle et à Montauban, le jugement rendu par la commission fut " lu et publié à haute et intelligible voix, " à son de trompe et cri public, en tous " les lieux et endroits ordinaires, par " Philippe Rouveau, Huissier à Verge et " de Police au Châtelet de Paris, accom- " pagné de Louis-François Ambezar, " Claude-Louis Ambezar, Jurés-Trom- " pettes, à ce que personne n'en prétendît " cause d'ignorance ?"

Voici le résumé de ce jugement concernant quelques-uns des acteurs de ce drame :

D'abord, François Bigot était " dûment
" atteint et convaincu d'avoir, pendant
" le temps de son administration dans la
" colonie française du Canada, en l'Amé-
" rique septentrionale, toléré, favorisé et
" commis lui-même les abus, malversa-
" tions, prévarications et infidélités men-
" tionnés au procès, dans la partie des
" finances, l'une des plus importantes de
" celles dont il était chargé, lesquelles
" sont principalement quant à l'*approvi-*
" *sionnement des Magasins-du-Roy en Mar-*
" *chandises, etc.*"

Aussi était-il banni à perpétuité du royaume ; ses biens étaient confisqués, et on le condamnait à 1,000 livres d'amende, ainsi qu'à 1,500,000 livres de restitution.

Quant à ses complices, voici quelle était la teneur du jugement rendu contre les principaux d'entre eux :

Cadet, banni de Paris pour neuf ans, 500 livres d'amende, 6 millions de restitution ;

Penissault, banni pour neuf ans de

Paris, 500 livres d'amende, 600,000 de restitution ;

Corpron, condamné à être admonesté en la chambre, 6 livres d'aumône et 600,000 livres de restitution ;

Bréard, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 300,000 livres de restitution ;

Estèbe, condamné à être admonesté en la chambre, 6 livres d'aumône, 30,000 livres de restitution ; et quelques autres dont les noms n'ont point paru dans ce récit.

Bien que Péan fût mis hors de cour, attendu cependant les gains illégitimes faits par lui dans les différentes sociétés auxquelles il avait appartenu, il fut condamné, le 25 juin 1764, à restituer à S. M. la somme de 600,000 livres et à garder prison au château de la Bastille jusqu'à la dite restitution.

Quant au contumace Deschenaux, il fut banni pour cinq ans de Paris et condamné à 50 livres d'amende et à 300,000 livres de restitution.

FIN.

APPENDICE

—

Relation des faits héroïques de Mademoiselle de Verchères (Marie-Magdelaine) contre les Iroquois, âgée de quatorze ans, en l'année 1696 *le* 22 8*bre à* 8 *heures du matin.*

—

J'étois à cinq arpens du fort de Verchères, appartenant au sieur de Verchères, mon père, qui étoit pour lors à Québec, par ordre de M. le chevalier de Callières, gouverneur de Montréal, et ma mère était à Montréal. J'entendis tirer plusieurs coups de fusil, sans savoir sur quoi l'on tiroit. Bientôt j'aperçus que les Iroquois faisoient feu sur nos habitans qui étoient éloignés du fort environ d'une demi lieue. Un de nos domestiques me cria: " Sauvez-vous, mademoiselle, sauvez-vous! voilà les Iroquois qui viennent fondre sur nous. A l'instant je me détournai et j'aperçus 45 Iroquois qui accouroient vers moi, n'en étant éloignés que d'une portée de pistolet. Résolue de mourir plutôt que de tomber entre leurs mains, je songeai à chercher mon salut dans la fuite, je courus vers le fort en me recommandant à la sainte Vierge et lui disant du fond de mon cœur: Vierge sainte, mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère: ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve. J'aime mille fois mieux périr que de tomber entre les mains d'une nation

qui ne vous connaît pas. Cependant les Iroquois qui me poursuivoient, se voyant trop éloignés de moi pour me prendre en vie auparavant que je pusse entrer dans le fort, et se sentant assez proches pour me tuer à coups de fusil, s'arrêtèrent pour faire leur décharge sur moi. Je l'essuyai pendant longtems, ou du moins elle m'ennuya fort. Les balles de 45 fusils qui me siffloient aux oreilles me faisoient paraître le tems bien long et l'éloignement du fort bien considérable quoique j'en fusse bien proche. Etant à portée de m'entendre, je criai, aux armes, aux armes ! espérant que quelqu'un sortiroit pour venir me secourir, mais en vain. Il n'y avoit dans le fort que deux soldats qui saisis de frayeur s'étoient retirés dans la redoute pour se cacher. Enfin arrivée à la porte je trouvai deux femmes qui pleuroient leurs maris qui venoient d'être tués. Je les fis entrer malgré elles dans le fort, dont je fermai moi-même les portes. Alors je pensai à me mettre moi et le petit nombre de personnes qui m'accompagnoient à couvert des insultes des Barbares. Je fis la visite du fort, je trouvai plusieurs pieux tombés qui faisoient des brèches par où il étoit facile aux ennemis d'entrer. Je donnai mes ordres pour les faire relever, et sans avoir égard à mon sexe, ni à la faiblesse de mon âge, je prenois un pieu par un bout en encourageant les personnes qui étoient avec moi à le relever : j'éprouvai que quand Dieu donne des forces il n'y a rien d'impossible. Les brèches du fort réparées, je m'en allai à la redoute qui servoit de corps de garde où étoient les munitions de guerre. J'y trouvai les deux soldats, l'un caché, l'autre qui tenoit une mèche allumée. Je demandai à celui-ci : que voulez-vous faire de cette mèche ? C'est pour mettre le feu aux poudres, me répondit-il, pour nous faire sauter. Vous

êtes un malheureux, lui repartis-je. Retirez-vous, je vous le commande. Je lui parle d'un ton si ferme et si assuré qu'il m'obéit. Sur-le-champ je jetai ma coiffe j'arborai un chapeau, et prenant un fusil, je dis à mes deux jeunes frères : Battons-nous jusqu'à la mort, nous combattons pour notrepatrie et la Religion. Souvenez vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du Roi.—Mes frères et les soldats animés par mes paroles, firent un feu continuel sur l'ennemi. Je fis tirer le canon non-seulement pour effrayer les Iroquois en leur faisant voir que nous étions en état de nous bien défendre ayant du canon, mais encore pour avertir nos soldats qui étoient à la chasse de se sauver dans quelque autre fort.

Mais que n'a-t-on pas à souffrir dans ces extrémités ? Malgré le bruit de notre artillerie, j'entendois les cris lamentables des femmes et des enfans qui venoient de perdre leurs maris, leurs frères et leurs pères. Je crus qu'il étoit de la prudence, pendant que l'on faisoit feu sur l'ennemi de représenter à ces femmes désolées et à ces enfans le danger d'être entendus de l'ennemi: malgré le bruit des fusils et du canon, je leur ordonnai de se taire, afin de ne pas donner lieu de croire que nous étions sans ressources et sans espérances.

Pendant que je leur parlai de la sorte, j'aperçus un canot sur la Rivière vis-à-vis du fort : c'étoit le sieur Pierre Fontaine avec sa famille, qui venoit débarquer dans l'endroit où je venois d'être manqué par les Iroquois qui y paraissoient encore à droite et à gauche. Cette famille alloit être défaite si on ne lui eût donné un prompt secours. Je demandai aux deux soldats s'ils vouloient aller au-devant de cette famille pour

lui favoriser le débarquement qui étoit à cinq arpens du fort, leur silence me fit connaître leur peu de résolution. Je commandai à la Violette notre domestique de faire sentinelle à la porte du fort et de la tenir ouverte pendant que j'irois moi-même au bord de la Rivière le fusil à la main et le chapeau sur la tête. J'ordonnai en partant que si nous étions, tués l'on fermât la porte du fort et que l'on continuât toujours à se bien défendre. Je partis dans la pensée que Dieu m'avoit inspirée que les ennemis qui étoient en présence croiroient que c'étoit une feinte que je faisois pour les engager de venir au fort, d'ou l'on feroit une vive sortie sur eux. Ils le crurent effectivement, et ainsi j'eus lieu de sauver ce pauvre Pierre Fontaine, sa femme et ses enfans. Etant tous débarqués, je les fis marcher devant moi jusqu'au fort à la vue de l'ennemi. Une contenance si fière fit croire aux Iroquois qu'il y avoit plus à craindre pour eux que pour nous. Ils ne savoient pas qu'il n'y avoit dans le fort de Verchères que mes deux jeunes frères âgés de 12 ans, notre domestique, deux soldats et un vieillard âgé de 80 ans, avec quelques femmes et quelques enfans.

Fortifiée de la nouvelle recrue que me donna le canot de Pierre Fontaine, je commandai que l'on continuât à faire feu sur l'ennemi. Cependant le soleil se couche ; un nord-est impétueux qui fut bientôt accompagné de neige et de grêle nous annonça la nuit la plus affreuse qui se puisse imaginer. Les ennemis toujours en présence, bien loin de se rebuter d'un tems si fâcheux, me firent juger par leurs mouvemens qu'ils vouloient escalader le fort à la faveur des ténèbres. J'assemble toutes mes troupes c'est-à-dire six personnes auxquelles je parlai ainsi : " Dieu nous a sauvés aujourd'hui des mains de

nos ennemis, mais il faut prendre garde de ne pas tomber cette nuit dans leurs filets. Pour moi je veux vous faire voir que je n'ai point de peur. Je prends le fort pour mon partage avec un homme âgé de 80 ans et un soldat qui n'a jamais tiré un coup de fusil; et vous Pierre Fontaine, La Bonté et Gachet (noms des deux soldats) vous irez à la redoute avec les femmes et les enfans comme étant l'endroit le plus fort. Si je suis prise ne vous rendez jamais, quand même je serois brûlée et hachée en pièces à vos yeux: vous ne devez rien craindre dans cette redoute pour peu que vous combattiez."

A l'instant je place mes deux jeunes frères sur deux bastions, le jeune homme de 80 ans sur le troisième, et moi je pris le quatrième. Chacun fit bien son personnage. Malgré le sifflement du nord-est, qui est un vent terrible en Canada dans cette saison, malgré la neige et la grêle, l'on entendoit à tout moment: Bon quart, de la redoute au fort, et du fort à la redoute: Bon quart. On auroit cru à nous entendre que le fort étoit rempli d'hommes de guerre. Aussi les Iroquois, gens d'ailleurs si rusés et si belliqueux, y furent-ils trompés, comme ils l'avouèrent dans la suite à M. de Callières, à qui ils déclarèrent qu'ils avoient pris conseil pour prendre le fort pendant la nuit, mais que la garde que l'on y faisoit sans relâche les avoit empêchés d'exécuter leur dessein, surtout ayant déjà perdu du monde par le feu que mes deux jeunes frères et moi avions fait sur eux le jour précédent.

Environ une heure après minuit, la sentinelle du bastion de la porte cria: Mademoiselle, j'entends quelque chose. Je marche vers lui pour découvrir ce que c'étoit: j'aperçus au travers des ténèbres et à la faveur de la neige quelques bêtes à

cornes, tristes restes de nos ennemis. L'on me dit : Il faut ouvrir la porte pour les faire entrer. A Dieu ne plaise, repartis-je, vous ne connaissez pas encore tous les artifices des sauvages : ils marchent sans doute après ces bestiaux, couverts de peaux de bêtes, pour entrer dans le fort si nous sommes assez indiscrets pour en ouvrir la porte. Je craignois tout d'un ennemi aussi fin et aussi rusé que l'Iroquois. Cependant après avoir pris toutes les mesures que demande la prudence dans ces circonstances, je jugeai qu'il n'y avoit point de risque à ouvrir la porte. Je fis venir mes deux frères avec leurs fusils bandés en cas de surprise, et ainsi nous fîmes entrer ces bestiaux dans le fort.

Enfin le jour parut, et le soleil en dissipant les ténèbres de la nuit, sembla dissiper notre chagrin et nos inquiétudes. Je parus au milieu de mes soldats avec un visage gai, en leur disant que : Puisqu'avec le secours du ciel nous avons bien passé la nuit, toute affreuse qu'elle a été, nous en pourrons bien passer d'autres en continuant notre bonne garde et faisant tirer le canon d'heure en heure pour avoir du secours de Montréal, qui n'est éloigné que de huit lieues. Je m'aperçus que mon discours avoit fait une pression sur les esprits. Il n'y eut que Mademoiselle Marguerite Antiome, femme du sieur Pierre Fontaine, qui extrêmement peureuse, comme il est naturel à toutes les femmes parisiennes de nation, demanda à son mari de la conduire dans un autre fort, lui représentant que si elle avoit été assez heureuse pour échapper la première nuit à la fureur des sauvages, elle ne devoit pas s'attendre au même bonheur la nuit suivante : que le fort de Verchères ne valoit rien, qu'il n'y avoit point d'hommes pour le garder, et que d'y demeurer c'étoit s'exposer

à un danger évident ou de tomber dans un esclavage perpétuel ou de mourir à petit feu. Le pauvre mari, voyant que sa femme persistoit dans sa demande et qu'elle vouloit se retirer au fort de Contrecœur, éloigné de trois lieues de celui de Verchères, lui dit : "Je vas vous armer un canot d'une bonne voile, avec vos deux enfans, qui savent bien canoter. Pour moi je n'abandonnerai jamais le fort de Verchères, tant que Mademoiselle Magdelon y sera (c'est ainsi que l'on m'appeloit dans mon enfance). Je lui fis réponse que je n'abandonneroisjamais le fort, que j'aimois mieux périr que de le livrer aux ennemis; qu'il étoit d'une conséquence infinie qu'ils n'entrassent dans aucun fort françois, qu'ils jugeroient des autres par celui-ci s'ils s'en emparoient, et qu'une pareille connaissance ne pourroit servir qu'à augmenter leur fierté et leur courage.

Je puis dire avec vérité que je fus deux fois vingt-quatre heures sans dormir ni manger. Je n'entrai pas une seule fois dans la maison de mon père. Je me tenois sur le bastion, où j'allois voir de quelle manière l'on se comportoit dans la redoute. Je paraissois toujours avec un air riant et gai; j'encourageai ma petite troupe par l'espérance que je leur donnois d'un prompt secours.

Le huitième jour (car nous fûmes huit jours dans de continuelles alarmes, toujours à la vue de nos ennemis et exposés à leur fureur et à leur barbarie), le huitième jour, dis-je, M. de la Monnerie, lieutenant détaché de M. de Callières, arriva la nuit avec quarante hommes, ne sachant point si le fort était pris. Il faisoit son approche en grand silence; une de nos sentinelles entendant quelque bruit cria : Qui vive ! J'étois pour lors assoupie, la tête sur une table, mon

fusil de travers dans mes bras. La sentinelle me dit qu'elle entendoit parler sur l'eau. Sans perdre de temps je montai sur le Bastion pour reconnaître à la voix si c'étoient sauvages ou François. Je leur demandai, qui êtes-vous? Ils me répondirent, François. C'est La Monnerie qui vient vous donner du secours.—Je fis ouvrir la porte du fort, j'y plaçai une sentinelle et je m'en allai au bord de l'eau pour les recevoir. Aussitôt que je l'aperçus, je le saluai par ces paroles : Mr, vous, soyez le bienvenu, je vous rends les armes. Mademoiselle, me répondit-il d'un air galant, elles sont en bonnes mains. Meilleures que vous ne croyez, répliquai-je.— Il visita le fort, il le trouva en très-bon état, une sentinelle sur chaque bastion. Je lui dis: Mr, faites relever mes sentinelles, afin qu'ils puissent prendre un peu de repos ; il y a huit jours que nous n'avons point descendu de dessus nos bastions.

J'oublìois une circonstance qui pourra faire juger de mon assurance et de ma tranquillité. Le jour de la grande bataille, les Iroquois qui environnoient le fort faisant brûler les maisons de nos habitans, saccageant et tuant leurs bestiaux à notre vue, je me ressouvins à une heure de soleil que j'avois trois poches de linge avec quelques couvertures hors du fort. Je demandai à mes soldats si quelqu'un vouloit venir avec moi, le fusil à la main, chercher mon linge. Leur silence, accompagné d'un air sombre et morne, me faisoit juger de leur peu de courage. Je m'adressai à mes jeunes frères en leur disant : Prenez vos fusils et venez avec moi. Pour vous, dis-je aux autres, continuez à tirer sur les ennemis pendant je vas chercher mon linge. Je fis deux voyages à la vue des ennemis dans le lieu même où ils m'avoient manquée quelques heures

auparavant. Ma démarche leur parut sans doute suspecte, car ils n'osèrent venir pour me prendre ni même tirer pour m'ôter la vie. J'éprouvai que quand Dieu gouverne les choses, l'on ne peut que bien réussir.

Depuis que je suis mariée (l'an 1722), je me suis trouvée dans une occasion assez délicate, où il s'agissoit de sauver la vie à M. de la Perrade, mon mari et à moi. Deux Abénakis des plus grands hommes de leur nation étant entrés chez nous cherchèrent querelle à M. de la Perrade. Il leur dit en iroquois sortez d'ici. Ils sortirent tous deux très-fâchés. Leur sortie qui fut fort brusque nous fit croire la querelle finie. Nous n'examinâmes point leur démarche, persuadés qu'ils avoient pris le parti de s'en aller. Dans un moment nous fûmes fort surpris de les entendre tous dans le tambour de la maison, faisant le cri de mort et disant : Tagariauguen qui est le nom iroquois de mon mari " tu es mort." Ils étoient armés l'un d'un casse-tête et l'autre d'une hache. Celui-ci enfonce, brise la porte à coups de hache, entre comme furieux, la rage peinte sur le visage, lève la hache sur la tête de M. de la Perrade, qui fut assez adroit et assez heureux pour parer le coup en se jetant à corps perdu sur le sauvage; mais il étoit trop faible pour pouvoir résister longtemps à un sauvage d'une stature gigantesque et dont les forces répondoient à la haute taille. Un homme de résolution qui se trouva fort à propos à la porte de la maison, donna du secours à M. de la Perrade. Le sauvage qui étoit armé d'un casse-tête, voyant son compagnon en presse, entre, lève le bras pour décharger son coup sur la tête de mon mari ; résolue de périr avec lui, et suivant les mouvemens de mon cœur, je sautai, ou plutôt je volai vers ce sauvage. J'empoigne son casse-tête, je

le désarme. Il veut monter sur un coffre, je lui casse les reins avec son casse-tête, et je le vois tomber à mes pieds. Je ne fus jamais plus surprise que de me voir enveloppée à l'instant par 4 sauvagesses. L'une me prend à la gorge, l'autre aux cheveux, après avoir arraché ma coiffe ; les deux autres me saisissent par le corps pour me jeter dans le feu. A ce moment un peintre me voyant aurait bien pu tirer le portrait d'une Magdeleine : décoiffée, mes cheveux épars et mal arrangés, mes habits tout déchirés, n'ayant rien sur moi qui ne fût par morceaux, je ne ressemblois pas mal à cette sainte, aux larmes près, qui ne coulèrent jamais de mes yeux. Je me regardois comme la victime de ces furieuses outrées de douleur de voir, l'une son mari, les autres leur parent, étendu sur la place sans mouvement et presque sans vie. Bientôt j'allois être jetée dans le feu, lorsque mon fils Tarrieu, âgé seulement de douze ans, animé comme un lion à la vue de son père qui étoit encore aux prises avec le sauvage et de sa mère prête à être dévorée par les flammes, il s'arme de ce qu'il rencontre, frappe avec tant de force et de courage sur la tête et sur les bras de ces sauvagesses qu'il les obligea à lâcher prise. Débarrassée d'entre leurs mains, je cours au secours de M. de la Perrade, passant sur le ventre de celui que j'avois étendu par terre. Les quatre sauvagesses s'étoient déjà jetées sur M. de la Perrade pour lui arracher la hache qu'il tenoit et dont il vouloit casser la tête au malheureux qui venoit de le manquer. Prenant le sauvage par les cheveux, je lui dis : Tu es mort, je veux avoir ta vie. Le François dont j'ai parlé qui donnoit secours à M. de la Perrade, me dit : Madame, ce sauvage demande la vie, je crois qu'il faut lui donner quartier. En même temps ces sauva-